

THRILLER

HÔTEL BELMONT

MARIE QUINCEY

Copyright © 2023 Marie Quincey

Tous droits réservés.

Relecture éditoriale : Anne-Sophie Monglon

Correction : Sandrine Marcelly

Couverture : Graphisme - Marie Quincey. Photo - Vincent Nicolas via Unsplash

Maquette et mise en page : Marie Quincey

Un merci tout particulier à Camille Dubois et Véronique Languille.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

1

Le bruit strident de la sonnette retentit une seconde fois. Zora tira la couverture pour se cacher le visage, comme si on risquait de la voir depuis le couloir.

— Mademoiselle Berger, je suis ici avec maître Rorive, commissaire de justice. Ouvrez la porte, s’il vous plaît.

Elle reconnaissait le ton pincé de son propriétaire, Jean-Charles Maillard. Comment avait-elle pu penser qu’il ferait preuve d’empathie pour sa situation ? Il était évident qu’il ferait appel à une figure d’autorité dès qu’il en aurait l’occasion. Mais elle n’avait pas l’intention de se laisser intimider.

La jeune femme resta figée dans son lit, en attendant que les visiteurs partent. Ils allaient bien finir par se lasser.

— Mademoiselle, je dois vous remettre un document et nous pourrions discuter de vos options. Il n’est pas trop tard pour trouver une solution.

C’était l’huissier qui parlait, il avait une voix sèche, mais elle sentait qu’il faisait un effort pour l’adoucir lorsqu’il s’adressait à elle. Comme s’il voulait lui faire croire qu’il était de son côté, qu’il n’était pas là pour la mettre dehors.

— Je sais qu’elle est là, insista le propriétaire. Je l’ai vue se faire livrer des courses.

Zora observa sa chambre. Des piles de vêtements s’entassaient sur le sol et se mêlaient à des boîtes de biscuits de différentes formes et tailles, vestiges de ses derniers « repas ». Depuis un peu plus de deux mois, elle n’avait pas quitté son

appartement.

Elle ne savait pas expliquer précisément ce qui avait tout déclenché. C'était peut-être le fait de ne pas s'être reconnue dans son propre reflet, lorsqu'elle s'était vue dans la vitre de la galerie d'art qui l'embauchait. Ou une énième réflexion rabaisante de la part de son directeur. Sa seule certitude était qu'elle avait quitté son poste en plein milieu de la journée et qu'elle était rentrée chez elle, avec la ferme intention de ne jamais remettre les pieds là-bas. Son cerveau lui avait réclamé son lit. Elle n'avait pas bougé depuis.

Son dernier salaire était tombé, puis l'argent s'était évaporé de son compte à vitesse grand V. Alors elle avait arrêté de payer son loyer. Cela lui avait semblé le choix le plus logique. Elle avait juste besoin de temps. Elle savait qu'elle trouverait une solution quand elle se sentirait prête. Mais Maillard en avait décidé autrement.

Elle entendit à nouveau le propriétaire s'adresser à l'huissier. Il prenait un ton solennel, comme s'il avait affaire à un grand homme d'État.

— Maître, j'ai les clés. Si vous le souhaitez, nous pouvons entrer dans l'appartement.

L'apathie de Zora se transforma peu à peu en exaspération. Cet homme avait le don de lui faire sentir qu'elle n'était pas chez elle. Il pensait certainement que posséder l'immeuble lui donnait le droit de s'immiscer dans la vie de ses locataires. La jeune femme n'avait d'ailleurs jamais compris pourquoi il gérait tout lui-même. Elle n'avait aucun mal à croire que ses rentes lui suffisaient pour mener une vie paisible à Saint-Barthélémy ou au Costa Rica. Au lieu de ça, il semblait prendre du plaisir à venir toutes les semaines pour demander aux jeunes du quatrième de faire moins de soirées et au célibataire du rez-de-chaussée d'arrêter de rouler sur les fleurs en sortant de sa

place de parking. Depuis deux mois, il avait ajouté Zora à sa liste des relances personnelles, mais elle avait pris soin de ne jamais ouvrir.

Elle entendit l'huissier expliquer au propriétaire qu'utiliser sa clé n'était pas nécessaire. Que mademoiselle Berger pourrait venir récupérer le commandement de payer directement à son cabinet.

— Elle ne se déplacera pas, rétorqua le propriétaire d'un ton hautain.

Il n'avait pas tort, Zora n'avait aucune intention de mettre les pieds chez un huissier, surtout un qui voulait la virer de chez elle. Si elle ne récupérait jamais la lettre, peut-être qu'ils ne pourraient rien faire.

— Maintenant que la procédure est lancée, le rassura-t-il, vous allez pouvoir faire appel à sa caution.

Le ventre de Zora se noua. Elle n'avait pas anticipé cet aspect de la chose. Il était hors de question que ses parents soient impliqués là-dedans.

Après avoir terminé sa formation aux Beaux-Arts, Zora avait été embauchée à la galerie de Belmont, menée par un homme excentrique qui gérait ses affaires avec poigne. Elle s'était sentie flattée par la confiance qu'il lui avait accordée, d'autant qu'il lui avait fait comprendre que ce n'était pas dans ses habitudes d'embaucher des jeunes diplômés. Il avait pris sur lui de la former, en essayant de la modeler à sa façon, mais il ne se privait pas de lui reprocher sa jeunesse et son manque d'expérience dès qu'il en avait l'occasion. Zora, qui se sentait redevable de la chance qui lui était offerte, s'était accrochée et elle avait passé sa période d'essai, ce qui lui avait permis de trouver cet appartement. Après une enquête poussée, le propriétaire des lieux avait accepté de le lui louer, à condition que ses parents se portent garants, malgré ses tentatives de négociation.

Lorsqu'elle avait fait signer les papiers à son père, ce dernier n'avait pas manqué de faire remarquer que ses choix de vie la rendraient toujours dépendante de lui. Elle s'était promis de ne jamais avoir à lui demander quoi que ce soit d'autre.

Une enveloppe fut glissée sous la porte. La jeune femme l'observa un moment. Elle l'ajouterait aux lettres non ouvertes qui s'empilaient sur la petite table de l'entrée, lorsqu'elle trouverait la force de s'extirper de son lit.

— Je ne vous raccompagne pas, j'ai encore deux ou trois choses à régler. Quoi qu'il en soit, je vous remercie infiniment pour le déplacement, Maître.

Les voix se faisaient plus faibles, ils devaient se trouver au niveau de l'escalier. Zora ne distingua pas la réponse de l'huissier, mais elle devina qu'il ne se faisait pas prier pour prendre congé.

Elle jeta un coup d'œil vers le mur de son salon. Elle se souvint de son arrivée dans les lieux, elle s'était tout de suite projetée dans ce petit deux-pièces. Elle voulait installer son atelier dans un coin de la pièce à vivre, elle avait même prévu de peindre une fresque pour couvrir le mur, mais elle s'était arrêtée au stade du croquis. Le travail à la galerie lui prenait beaucoup plus d'énergie que prévu et très vite, elle avait complètement arrêté de peindre. Le moindre projet lui paraissait monumental et elle ne trouvait jamais le courage de se lancer. Jusqu'à ce qu'elle doute même de sa capacité à utiliser un pinceau. Cela faisait trois ans. Trois ans pendant lesquels elle s'était levée tous les matins pour aller à la galerie, comme un robot, en essayant de mettre ses émotions de côté pour que les réflexions de son patron lui glissent dessus. Elle était devenue une simple exécutante, elle prenait soin de ne pas trop penser.

— Je vous ai demandé de me laisser !

C'était une voix de femme qui se faisait entendre dans

le couloir. Celle d'Alexa, la locataire de l'appartement qui se trouvait en face de l'escalier.

Zora se leva d'un bond pour regarder par l'ocilleton de sa porte. Elle comprit que sa voisine s'adressait au propriétaire. C'était un homme menu d'une soixantaine d'années qui se tenait toujours très droit, le menton relevé. Pourtant, devant cette femme, il semblait avoir perdu sa contenance.

Sa voisine n'habitait pas dans l'immeuble depuis très longtemps, mais les deux femmes avaient très vite sympathisé. Le jour de son arrivée, en voyant qu'elle était seule pour emménager, Zora n'avait pas hésité à lui prêter main-forte. Pour la remercier, la nouvelle locataire lui avait offert un verre, puis un autre, et elles avaient terminé la soirée en chantant à tue-tête dans l'appartement d'Alexa encore rempli de cartons. Depuis, elles s'étaient recroisées plusieurs fois, mais elles n'avaient pas eu beaucoup d'occasions de discuter. Alexa avait expliqué à sa nouvelle voisine qu'elle occupait un poste haut placé dans une entreprise de Belmont, malgré son jeune âge. Elle semblait très occupée. Quant à Zora, elle se sentait un peu honteuse de n'avoir pas donné signe de vie depuis plusieurs semaines, malgré les messages inquiets de sa nouvelle amie.

— Vous ne pouvez pas m'ignorer comme ça.

Le propriétaire essayait de rester discret, mais sa voix trahissait une certaine détresse.

— C'était une erreur, répondit la voisine fermement. Je ne veux plus que vous veniez chez moi.

— Je vous en supplie.

Il attrapa le bras de la jeune femme, qui fit un geste brusque pour se dégager.

— Laissez-moi !

— J'ai le droit d'avoir une explication.

— Je n'ai rien à vous dire.

Elle referma la porte violemment. Le propriétaire regarda autour de lui et Zora fit un pas en arrière, comme s'il avait pu deviner sa présence, puis il s'enfonça dans l'escalier d'un pas rapide.

Zora se précipita vers la fenêtre pour voir l'homme sortir du bâtiment et monter dans sa voiture. Il paraissait troublé et nerveux. C'était la première fois qu'il semblait pressé de quitter les lieux.

2

Zora resta à la fenêtre un instant à observer la voiture qui s'éloignait. Elle avait un mauvais pressentiment. Maillard s'était-il servi de sa position pour obtenir des faveurs auprès de la jeune locataire ?

Un bruit de clés résonna dans le couloir, Alexa avait probablement attendu que le propriétaire parte pour quitter son appartement. Zora hésitait à sortir pour interroger sa voisine. Si cet homme avait un comportement déplacé, elle se devait d'intervenir. Cela pourrait également lui donner un levier de négociation pour qu'il mette un frein aux démarches qu'il entreprenait contre elle. Qui sait combien d'autres femmes étaient victimes de ses agissements ?

Elle observa sa tenue, elle n'avait pas quitté son pyjama depuis des semaines. Il fallait qu'elle s'habille en vitesse avant que sa voisine n'ait eu le temps de quitter l'immeuble. Elle enfila un pantalon de jogging qui trônait au sommet d'une pile de vêtements sales et un chemisier blanc, vestige de ses années à la galerie. Elle attrapa son sac et ses clés et s'engouffra dans l'escalier à grands pas en tentant de démêler sa tignasse bouclée avec les doigts, ce qui n'eut aucun effet. Tant pis, son apparence importait peu. C'était leur avenir qui était en jeu.

Elle arriva au rez-de-chaussée au moment où la porte de l'immeuble se refermait. Elle courut sur quelques mètres, puis fit mine de prendre une démarche plus tranquille au moment où elle arriva au niveau de sa voisine.

— Salut ! lança Zora avec un peu trop d'enthousiasme, tentant de cacher le fait qu'elle était essoufflée.

La voisine sursauta une première fois en entendant la voix derrière elle. Elle se retourna, puis sursauta à nouveau. Zora avait été optimiste de penser que son accoutrement passerait inaperçu. Elle avait sûrement l'air d'une morte-vivante au style douteux.

Alexa lui fit un grand sourire, elle était sans doute rassurée de la voir en vie.

— Je suis hyper pressée, mais on essaye de se parler ce soir ?

Zora ignora sa demande et marcha à ses côtés.

— Tu vas en ville ?

La jeune femme acquiesça, un peu surprise.

— Moi aussi ! répondit Zora. Je dois faire des courses.

Elle était consciente que son comportement était bizarre, mais elle n'avait pas vraiment eu le temps d'élaborer un plan plus précis. Elle était obligée d'improviser et elle réalisait que son manque d'interactions sociales récentes n'aidait pas.

— Ça va ? demanda Alexa d'une voix douce.

Elle semblait un peu gênée. Elle avait sans doute assisté aux premières loges à l'intervention de l'huissier. Zora tenta de prendre un ton léger.

— Je n'ai pas été très... à l'écoute de mon corps, ces derniers temps. Je crois que quelques légumes ne me feraient pas de mal.

Son interlocutrice sourit avec compassion.

— Ça arrive de se sentir dépassée.

Zora était un peu piquée par la remarque. Elle ne se sentait pas dépassée, elle allait même très bien. Elle avait juste besoin de temps. Elle se contenta de hocher la tête pour ne pas entrer dans un débat.

— Je suis désolée pour le brouhaha dans le couloir, tout à

l'heure, enchaîna-t-elle. J'ai bien cru qu'ils allaient défoncer ma porte !

Elle s'efforçait de rire, mais elle sentait bien que l'autre femme était un peu mal à l'aise.

— C'est bien le genre de Maillard d'employer les grands moyens.

La jeune voisine se raidit en entendant le nom de leur propriétaire. Zora sentit qu'elle avait une opportunité.

— Il peut être très lourd.

Elle regarda la travailleuse avec insistance. Maintenant qu'elle avait ouvert la brèche, allait-elle se livrer ?

— Il est stressé, répondit cette dernière avec calme.

Zora n'en croyait pas ses oreilles. Elle était en train de défendre son agresseur.

— Ce n'est pas une raison pour harceler ses locataires.

— J'espère que tout va se régler pour toi, en tout cas, dit Alexa en accélérant le pas.

— De quel droit vient-il frapper à toutes les portes comme si on lui devait tout ?

— Il faut vraiment que j'y aille, trancha la jeune femme.

Zora refusait de la laisser s'en sortir comme ça. Il n'y avait pas d'excuses à trouver à cet homme, il fallait qu'elles unissent leurs forces pour le faire tomber.

— J'ai entendu votre altercation, lança-t-elle.

La jeune femme s'arrêta dans son élan, mais ne se retourna pas.

— Il n'a pas une attitude correcte avec toi.

— Ce n'est pas ce que tu crois.

— Tu ne peux pas le laisser te parler comme ça.

La jeune femme se retourna doucement. Elle regarda Zora de haut en bas, avant de répondre calmement :

— Ne t'inquiète pas pour moi. Parfois, on se fait des idées

sur les situations...

— Je sais ce que j'ai vu !

Alexa prit une profonde inspiration.

— Prends soin de toi.

La voisine reprit sa marche à vive allure, en s'assurant que Zora avait arrêté de la suivre.

Cette dernière était bouche bée. Elle ne reconnaissait plus la jeune femme avec qui elle avait sympathisé quelques mois plus tôt. Et puis, que sous-entendait-elle ? Que sa vie était plus en ordre que la sienne, parce qu'elle portait des vêtements de marque et qu'elle était coiffée et maquillée à la perfection ? Zora savait qu'il y avait une histoire louche entre cette femme et Maillard et elle n'avait pas l'intention de lâcher le morceau.

Elle regarda autour d'elle, sa voisine avait disparu à l'intersection de la rue. Zora était à présent seule sur le trottoir.

3

L'idée d'aller acheter des légumes paraissait à présent absurde à Zora. Elle n'avait pas le courage de marcher jusqu'au centre-ville, surtout dans cette tenue. Remonter dans son appartement semblait être le maximum d'efforts qu'elle se sentait capable de faire. Elle était un peu vexée par la façon dont sa voisine avait réagi, elle l'avait traitée comme si c'était une inconnue. Elle avait bien compris qu'Alexa était dans une situation délicate et elle était frustrée à l'idée qu'elle refuse son aide. Si leur propriétaire avait un comportement déplacé envers elle, Zora ne pouvait pas se contenter de rester là, sans rien faire.

Celle-ci monta les marches quatre à quatre pour rejoindre son appartement au plus vite. C'était le seul endroit où elle se sentait bien, malgré l'état déplorable des lieux.

En arrivant à son étage, elle sursauta en voyant un jeune postier avec un paquet à la main. Il semblait à peine être en âge de travailler et Zora devinait qu'il n'avait pas l'habitude d'effectuer des livraisons. Il était planté devant l'appartement de la jeune cadre et tentait de se calmer avant d'appuyer sur la sonnette. La locataire avait ralenti sa course pour observer la scène, avec un certain amusement. Elle s'apprêta à dépasser le jeune garçon pour entrer chez elle, mais elle s'arrêta net.

— Inutile de sonner, je suis là.

Le jeune homme sursauta, il n'avait pas pris conscience de sa présence.

— Vous êtes Alexa Matthews ?

— C'est ça, mentit Zora.

Elle tendit les mains au livreur avec assurance pour qu'il lui donne le colis.

— Il faut signer, dit-il en attrapant maladroitement une petite tablette électronique et un stylet. Attendez, ajouta le garçon soudainement. Je crois qu'il faut une pièce d'identité.

Il sortit de sa poche un livret d'instructions et le feuilleta avec panique.

— Je suis chez moi, plaisanta Zora avec assurance.

— C'est que... pas exactement.

— Vous plaisantez ? Je ne vais pas rentrer dans mon appartement uniquement pour que vous puissiez me donner mon colis.

— Je vais appeler mon responsable pour confirmer la marche à suivre, continua le jeune homme, qui semblait de plus en plus agité.

Zora afficha son plus beau sourire, dans le but de rassurer le livreur, même si elle trouvait sa rigidité absolument ridicule.

— Je ne pense pas que ce soit la peine de le déranger. Que va-t-il penser si vous vous mettez à l'appeler à chaque livraison ?

Le jeune garçon baissa les yeux, elle avait sans doute touché un point sensible.

— Ne compliquons pas les choses. Je vais signer et ça vous dédouanera de toute faute.

Le livreur regarda à nouveau Zora, son visage semblait légèrement apaisé. La logique de la jeune femme était convaincante et il avait sans doute un planning à respecter. Il lui tendit la tablette et elle signa. Elle attendit que le jeune postier parte, mais il resta planté là un moment, étudiant sa tablette avec concentration. L'usurpatrice se sentit un peu gênée, elle fouilla dans son sac en faisant mine de ne pas trouver ses clés. Le jeune homme avait relevé la tête pour la regarder. Elle sortit

le trousseau de son sac dans un geste de victoire et le garçon sourit, avant de se replonger sur la tablette.

— Bonne journée, tenta Zora en espérant que cela suffirait à le faire partir.

Le livreur marmonna quelque chose, mais ne bougea pas.

La jeune femme réussit à enfonce sa clé dans la serrure, mais elle savait qu'elle ne pourrait pas la tourner. Elle n'avait plus d'option. Elle regarda le jeune avec désespoir, les secondes paraissaient interminables. Son téléphone sonna, comme par miracle. Elle sauta sur l'occasion pour fouiller à nouveau dans son sac et en sortir l'appareil. Le nom « Maman » qui apparaissait sur l'écran la prit de court. Ses épaules se raidirent. Elle regarda une nouvelle fois le postier, qui ne semblait toujours pas prêt à partir. Après une hésitation, elle refusa l'appel, mais posa tout de même l'appareil sur son oreille en lâchant un « Oui, maman ? » bruyant. C'est ce qui fit enfin fuir le garçon, au grand soulagement de l'impostrice.

Elle attendit d'entendre la porte d'entrée de l'immeuble se refermer avant de se précipiter au fond du couloir pour rentrer dans son propre appartement. Elle balança son sac dans le vestibule et fila directement dans sa chambre avec le paquet, qu'elle posa devant elle, sur le lit.

Elle réalisait seulement ce qui venait de se passer. Qu'avait-elle fait ? Était-elle en train de perdre la tête ? Elle respira lentement pour essayer de se calmer. Elle avait juste suivi son instinct. Il lui fallait trouver une raison d'approcher à nouveau sa voisine et elle en avait une. Elle l'avait fait pour la bonne cause.

Elle regarda le paquet. C'était une enveloppe rembourrée de taille A4 qui semblait contenir un objet cylindrique particulièrement léger, sûrement rien de valeur. Elle étudia le timbre et le tampon postal. Le colis venait des Pays-Bas. Il n'y

avait pas d'adresse de retour ni de logo d'entreprise. Juste le nom et l'adresse d'Alexa Matthews. Zora était tentée d'ouvrir l'enveloppe. Elle pourrait dire que c'était une erreur, qu'elle avait cru que le courrier était pour elle. Elle se ravisa. Elle ne pouvait pas se permettre de laisser des doutes sur sa bonne foi, surtout après leur échange du matin.

Elle observa le nom inscrit sur l'enveloppe. Elle s'était déjà fait la réflexion qu'elle n'aurait jamais deviné qu'il appartenait à sa voisine. Ce qui paraissait ridicule, parce qu'on n'avait pas forcément un nom qui nous ressemblait. Elle en était l'exemple parfait. Avait-elle une tête de Zora Berger ? C'est son père qui avait insisté pour lui donner ce prénom. Cela lui rappelait les années où il avait habité en Tunisie, quand il était jeune consultant. Sa mère, elle, préférait Marie. Elle voulait l'appeler Marie Berger, comme si elle souhaitait la rendre anonyme. La mère de Zora venait de l'île Maurice, ses parents s'étaient rencontrés alors que son père avait pris la direction d'une entreprise locale. Il avait passé trois ans là-bas et était rentré en France avec Anita, sa nouvelle femme de vingt-deux ans. Zora était née un an plus tard.

La jeune femme attrapa son ordinateur et tapa le nom d'Alexa Matthews dans son moteur de recherche. Une flopée de résultats apparut, mais il s'agissait pour la plupart de profils de femmes venant des États-Unis ou de Grande-Bretagne. Elle essaya de limiter sa requête à la France, mais elle ne trouva aucun résultat, aucune photo pouvant correspondre au visage de sa voisine. Pas même un profil professionnel.

4

Le cliquetis d'une serrure se fit entendre et Zora se leva d'un bond. Elle avait installé une chaise juste devant sa porte d'entrée et elle se trouvait là depuis plus d'une heure.

Après son échec de la veille, elle avait continué à faire des recherches pour essayer d'obtenir plus d'informations sur sa voisine, mais elle ne trouvait rien. Elle était même descendue voir les boîtes aux lettres, pour vérifier que le nom de sa voisine n'avait pas été écorché, mais elle avait en effet pu voir « Matthews - 3e étage » sur l'un des cubes métalliques. Zora avait hésité à récupérer le courrier qui devait s'entasser dans sa propre boîte pour l'ajouter à la pile qui se trouvait déjà chez elle, mais elle préféra ne pas s'en soucier pour le moment, elle avait des choses plus importantes à gérer.

Quand elle avait entendu Alexa rentrer, dans la soirée, elle avait attrapé le paquet pour le lui apporter, mais elle avait finalement changé d'avis. Les conditions n'étaient pas optimales, elle devait être fatiguée de sa journée de travail et leur altercation était encore récente. Et puis Zora espérait pouvoir en découvrir plus sur elle avant de l'interroger à nouveau. Il fallait qu'elle ait un plan mieux ficelé. Elle ne pouvait pas se contenter de lui apporter son paquet et de lui demander : « Pourquoi tu n'existes pas sur Internet ? C'est lié au fait que notre propriétaire te harcèle ? » C'était léger, comme approche.

Elle s'était donc résignée à reporter cela au lendemain et à aller se coucher.

Pourtant, elle n'avait pas réussi à dormir. Elle avait ressassé les événements de la journée. Alexa lui avait-elle menti sur son identité ? Zora tenta de se remémorer ce dont elles avaient parlé pendant leur soirée arrosée. Sa voisine était restée discrète sur sa vie, l'ancienne galeriste avait simplement compris qu'elle avait un poste à fortes responsabilités et elle avait eu le sentiment que la jeune femme travaillait sur un projet un peu stressant qu'elle avait envie d'oublier le temps d'une soirée. Avec du recul, elle n'était plus si sûre que le stress de sa voisine ait été lié au travail. Mais comment le savoir ? Une idée lui apparut comme une évidence. Elle devait absolument se rendre dans l'entreprise d'Alexa. Elle pourrait observer les lieux et essayer de glaner des informations en discutant avec des employés. Elle réussirait peut-être à comprendre si ses problèmes étaient d'ordre professionnel ou personnel.

Elle avait décidé d'attendre que sa voisine quitte son appartement le matin, pour pouvoir la suivre. Pour gagner du temps, Zora avait dormi tout habillée. Son sommeil avait été particulièrement agité, son cerveau était à l'affût de tout mouvement et à chaque bruit de voiture qui passait devant l'immeuble pendant la nuit, elle se réveillait en sursaut, prête à jaillir de son lit.

Vers huit heures du matin, elle avait entendu des pas dans le couloir et elle s'était précipitée dans son entrée pour observer à travers le judas, mais il s'agissait d'un autre voisin. Après cette fausse alerte, Zora s'était résignée à rester postée sur une chaise, à côté de sa porte et elle attendait là depuis lors.

Le bruit de serrure l'avait sortie de ses pensées. Elle n'avait aucun doute, le son venait de l'appartement d'Alexa. Elle attrapa son sac et ses clés de voiture et attendit que les pas s'éloignent dans l'escalier avant de sortir à son tour. Il ne fallait pas qu'elle la perde de vue, mais elle ne pouvait pas non plus

se faire démasquer dès les premières minutes. Elle descendit les marches discrètement. Lorsqu'elle arriva au premier étage, elle entendit la porte principale se refermer. Elle s'activa un peu pour ne pas laisser sa voisine prendre trop d'avance. Elle ouvrit le hall de l'immeuble puis le referma aussitôt. La jeune voisine était restée à quelques mètres de l'entrée, en train de consulter son téléphone. Zora prit une grande inspiration, puis ouvrit à nouveau la porte et sortit tête baissée en se dirigeant vers le parking d'un pas décidé, comme si cela avait toujours été son intention. Alexa ne sembla rien remarquer, elle était obnubilée par ce qu'elle lisait sur son téléphone et ne prêtait pas grande attention à son environnement.

Depuis sa voiture, Zora ne voyait plus son amie. Elle démarra discrètement et se rapprocha à faible allure de l'entrée de l'espace de stationnement, afin de ne pas faire trop de bruit.

Un coup de klaxon retentit. Un homme dans un 4x4 voulait entrer dans le parking et l'apprentie espionne lui bloquait le passage. Évidemment. Qui arrivait dans l'immeuble à cette heure-là ? Elle fit une manœuvre pour laisser entrer le SUV et se repositionna à son poste d'observation. Trop tard, sa cible avait disparu. Où était-elle allée ? Zora s'aventura dans la rue et vit sa voisine s'installer à l'arrière d'une berline noire. Elle avait sans doute fait appel à un VTC. Ou était-ce un chauffeur privé ? La jeune femme était peut-être encore plus haut placée qu'elle ne l'avait imaginé.

L'enquêtrice en herbe entama une filature. Elle avait appris dans les films qu'il fallait toujours laisser un véhicule entre la voiture suivie et la sienne, mais le minibus qui s'était inséré entre elles lui bloquait la vue. Elle prit note de considérer la taille du véhicule « tampon », pour la prochaine fois. La berline se dirigeait vers le quartier des affaires de Belmont. La ville de banlieue parisienne se targuait d'avoir un « quartier

des affaires », mais il s'agissait en réalité de trois ou quatre immeubles qui accueillait quelques sièges d'entreprises, aux alentours de la gare. La plus grosse étant, de loin, le géant pharmaceutique RK Pharma, mais une boîte d'assurances et quelques start-up partageaient également des locaux. La berline ralentit devant un immeuble de style haussmannien que Zora ne connaissait pas. Elle venait rarement dans ce quartier. Alexa descendit du véhicule et s'engouffra dans le bâtiment.

Zora gara sa voiture et sortit son téléphone pour faire une recherche. Aucune entreprise n'était référencée à cette adresse. Il s'agissait d'un hôtel. L'hôtel Belmont.

Un groupe d'une vingtaine de personnes entra dans l'établissement. Des hommes et des femmes en costume et tailleur bien repassé. On aurait pu les croire au comité de direction d'une grande banque. Zora sortit de sa voiture et se dirigea vers l'entrée, en tentant de défroisser avec ses mains la tunique avec laquelle elle avait dormi. Deux portes automatiques s'ouvrirent sur un hall chic avec moquette et fauteuils confortables. La jeune femme observa les lieux avec émerveillement, l'endroit était magnifique et elle ne se sentait pas du tout à sa place dans un endroit aussi luxueux.

— Puis-je vous aider ? demanda une femme derrière un bureau de réception.

Son ton était poli, mais Zora sentait une légère condescendance dans sa voix. La réceptionniste avait sans doute remarqué qu'elle détonnait un peu avec son legging et ses baskets.

— Bonjour, dit Zora avec assurance. J'ai rendez-vous avec Alexa Matthews.

La réceptionniste la fixa un instant de ses yeux globuleux, puis força un sourire.

— Vous avez un numéro de chambre ?

Zora pensait que sa voisine travaillait pour l'hôtel, mais *a priori*, ce n'était pas le cas.

— Je ne pense pas qu'elle loge ici, tenta Zora.

— Elle est là pour le séminaire ?

Zora hocha la tête, cela lui semblait la solution la plus probable. La réceptionniste la regarda sans dire un mot, comme si elle attendait qu'elle développe.

— Je... bafouilla Zora. Elle m'a dit de la retrouver ici. Est-ce que vous pouvez la prévenir que je suis arrivée ?

— Si vous n'avez pas de numéro de chambre, je ne peux rien faire.

— Elle n'a pas de chambre, elle est là pour le séminaire.

— Donc je ne peux pas l'appeler.

Elle répondait à Zora comme si c'était la dernière des imbéciles, ce qui l'irritait particulièrement.

— Vous n'avez pas la liste des participants ?

La femme pinça les lèvres.

— Nous ne divulguons pas le nom de nos clients.

Zora savait qu'elle n'obtiendrait plus rien de la part de cette femme, elle n'avait d'ailleurs aucun intérêt à ce que cette dernière fasse venir Alexa dans le hall pour la retrouver. Que lui dirait-elle ? Qu'elle avait un paquet pour elle dans son appartement ? Elle savait que la chose la plus responsable était de partir et d'essayer d'obtenir plus d'informations sur l'organisateur de la conférence par un autre biais. Mais elle ne pouvait pas laisser cette femme avoir le dernier mot.

— Je connais son nom, je viens de vous le donner, dit-elle sèchement. Pouvez-vous, oui ou non, la prévenir de ma venue ?

La réceptionniste resta immobile un moment, puis elle fit une recherche sur son ordinateur.

— Je n'ai rien au nom de Matthews.

— Vous êtes sûre ? M-A-T-T...

— Je sais l’orthographe, merci. Notre hôtel a une réputation internationale.

— Je l’ai vue entrer à l’instant, une femme brune en tailleur sombre.

La réceptionniste leva lentement la tête vers Zora. Elle venait de décrire la moitié des femmes qui entraient dans l’établissement.

— Je pense que le plus simple serait que vous contactiez madame Matthews directement.

La femme n’attendit pas la réponse et se dirigea vers un autre client qui attendait à l’autre bout du comptoir d’accueil, tout en gardant un œil sur Zora. Cette dernière s’apprêta à sortir, mais fit demi-tour pour attraper une pomme et une banane qui se trouvaient dans une corbeille sur le comptoir.

— Les fruits sont réservés à la clientèle, lança la réceptionniste.

Zora la regarda avec défi et ajouta deux poires à son butin avant de sortir d’un pas vif.

5

Un éclat de voix sortit Zora de son sommeil. Un groupe d'adolescents venait de passer à côté de sa voiture en chahutant. Il fallut quelques secondes à la jeune femme pour comprendre où elle était. Après son passage à l'hôtel, elle s'était mise en tête de rester dans sa voiture pour observer les entrées et sorties, dans l'espoir de voir Alexa quitter les lieux. Elle espérait la repérer quand elle passerait les portes, accompagnée d'un groupe de collègues, qu'elle pourrait ensuite suivre jusqu'à leur entreprise.

En réalité, Zora savait bien qu'elle y allait à l'aveuglette. Elle ne savait même pas dans quelle mesure trouver l'employeur d'Alexa allait l'aider. Ce qui lui avait semblé être une idée de génie la veille paraissait particulièrement bancal à présent. Mais quelque chose l'empêchait de laisser tomber, elle se sentait investie d'une mission, elle avait le sentiment qu'elle se devait d'aider sa voisine à sortir de cette situation délicate. Et si ça pouvait l'aider à garder son appartement, c'était gagnant-gagnant.

L'espionne amatrice s'était installée dans sa voiture pour commencer la planque et après une demi-heure d'attente, elle s'était endormie sur son volant. La nuit agitée de la veille avait eu raison d'elle. Sa sieste avait laissé à sa voisine de nombreuses opportunités de quitter l'hôtel. Son plan avait lamentablement échoué.

Zora continuait à observer les personnes qui entraient et

sortaient de l'hôtel, avec une lueur d'espoir à chaque fois que les portes automatiques s'activaient, mais aucune silhouette ne correspondait à celle d'Alexa. Ça aurait été trop beau. Elle se résigna à rentrer chez elle pour aller se remettre au lit. Elle se figea lorsqu'elle regarda dans son rétroviseur. Elle venait de reconnaître la démarche raide de Maillard. Il s'avança vers l'hôtel en regardant autour de lui, comme s'il avait peur d'avoir été suivi, puis il entra. Une boule se forma dans le ventre de la jeune femme. Ce type avait l'audace de venir importuner Alexa lors de sa journée de travail ! Pendant une réunion, qui plus est. Avait-il accès à son emploi du temps ? L'avait-il suivie jusqu'ici ? Sans hésiter, Zora sortit de sa voiture et traversa la rue. C'était une occasion en or pour le prendre sur le vif. Il était temps qu'il réalise que son comportement n'était plus un secret, que Zora avait un œil sur lui et qu'elle n'hésiterait pas à exposer ses pratiques, s'il ne laissait pas ses locataires tranquilles.

Elle entra dans l'hôtel d'un pas décidé. Le propriétaire était posté à l'accueil, il discutait avec la réceptionniste. En voyant le visage de cette dernière, Zora se remémora l'épisode des fruits et marcha tout droit vers les ascenseurs, comme si cela avait été son intention depuis le début.

D'où elle se tenait, elle pouvait apercevoir la réceptionniste qui discutait avec Maillard, mais elle ne les entendait pas. Leur conversation semblait privée et un peu agitée. Avait-il eu un comportement déplacé avec elle également ? Sa présence ici pouvait-elle être une coïncidence ? Zora chercha à s'approcher au maximum du comptoir sans être vue. Elle repéra une grande plante qui pouvait la cacher et elle s'installa derrière, accroupie, ce qui attira quelques regards curieux. Elle sortit son téléphone pour filmer.

— Il faut tenter à nouveau, dit la réceptionniste.

— Elle a été très ferme.

— C'est pour la bonne cause.

Maillard baissa les yeux, il paraissait triste.

— Je ne peux pas m'empêcher de penser au pire, Belinda.

— Vous ne pouvez pas abandonner, insista son interlocutrice, vous lui devez bien ça.

À ces mots, le propriétaire hocha la tête, remercia la réceptionniste et quitta l'hôtel. Savait-il qu'Alexa était dans l'hôtel en ce moment même ?

— Tout va bien, mademoiselle ?

Un employé de l'hôtel s'était approché de Zora avec suspicion. Cette dernière se releva d'un bond en rangeant son téléphone dans son sac.

— Tout à fait, j'admire juste votre plante.

L'homme l'observa avec un sourire forcé.

— Très jolie... et bien entretenue, dit Zora en hâte, avant de se diriger vers le hall.

Elle aurait aimé pouvoir passer plus de temps sur les lieux, mais réserver une chambre n'était pas une option, étant donné l'état de ses finances. Elle eut un instant d'hésitation, puis se retourna vers l'employé qui la regardait s'éloigner.

— Vous savez si l'hôtel recrute ?

Elle fut elle-même surprise d'entendre ces mots sortir de sa bouche. Chercher un emploi était la dernière chose qu'elle avait envie de faire, surtout dans un milieu aussi rigide. Mais cela pouvait être l'occasion d'en savoir un peu plus sur ce qui se tramait... Et elle avait désespérément besoin d'argent. Avec un peu de chance, son CV ne tomberait pas entre les mains de la réceptionniste.

— Je crois, il faut regarder sur le site.

Zora sourit et s'assura que Belinda ne regardait pas dans sa direction pour partir d'un pas rapide.

6

Zora s'installa dans sa voiture. Si elle se dépêchait, elle pourrait envoyer sa candidature avant la fin de la journée. Elle allait devoir fabriquer un CV de toute pièce, pour être crédible.

En rentrant dans son immeuble, elle réalisa qu'elle était affamée et qu'elle n'avait rien à manger chez elle. Elle ouvrit son sac et vit les fruits qu'elle avait récupérés à l'hôtel. Cela la fit sourire. Elle attrapa la pomme et croqua dedans avec voracité. Lorsqu'elle releva la tête, elle s'arrêta net. Son cœur s'emballa. Elle pensa à faire marche arrière et à partir en courant, mais c'était trop tard, sa mère l'avait vue. Elle était assise devant sa porte, en train de chanter. Depuis combien de temps était-elle dans son couloir, à l'attendre ?

À la vue de sa fille, un immense sourire se dessina sur le visage d'Anita. Zora connaissait bien ce sourire. C'était l'arme principale de sa mère. La plupart des gens perdaient leurs moyens devant, mais la jeune fille n'était pas dupe, elle avait appris à ne plus se fier aux apparences. Elle maudissait le fait que son ventre soit noué et ses épaules rigides. Elle avait imaginé qu'elle avait dépassé ce stade, qu'elle était capable de rester sereine face à sa génitrice, mais son corps racontait autre chose.

— Ma chérie, tu ne réponds plus au téléphone, j'étais inquiète.

Zora respira lentement pour tenter d'évacuer le stress qui s'était emparé d'elle.

— Pourquoi tu es là ?

— Une mère n'a pas le droit de vouloir voir sa fille ?

Les parents de Zora avaient quitté Belmont quand elle était entrée aux Beaux-Arts. Son père s'était enfin décidé à prendre sa retraite et ils avaient acheté une villa dans le Sud.

— Pas sans son accord. Ce n'est pas comme ça que ça marche.

— Je t'ai appelée hier.

Zora reconnaissait la mauvaise foi d'Anita. Cette femme avait le don de ne jamais se remettre en question. C'était bien la seule personne à confondre un silence et une invitation. Inutile d'essayer d'argumenter, elle avait perdu trop d'énergie à le faire par le passé.

— Tu veux quoi ? demanda la jeune femme froidement.

Anita parut offensée par le ton de sa fille.

— Tu me fais entrer ? Je n'ai jamais vu ton appartement.

Zora n'était pas prête à subir le jugement de sa mère face à l'état de son lieu de vie. Elle avait déjà perçu le regard désapprobateur d'Anita sur ses cheveux en pagaille à plusieurs reprises.

— Allons prendre un café, trancha Zora, mais je n'ai pas beaucoup de temps.

Elle lança le mouvement sans se retourner et sans attendre la réponse de sa mère. Si elle voulait vraiment passer du temps avec elle, elle accepterait ses conditions.

— Alors, raconte.

Les deux femmes étaient assises au café qui était à l'angle de la rue. Ce n'était pas un lieu particulièrement convivial, mais Zora n'avait pas l'intention de rester.

— Que je te raconte quoi ?

— Je ne sais pas, ta vie, ton boulot, tes amours ?

— Maman, peux-tu me dire pourquoi tu es là ?

Anita se tut, un peu vexée. Zora savait que sa visite n'était pas anodine et elle perdait patience devant la comédie de sa mère.

— Tu travailles toujours à la galerie ?

— Non, répondit la jeune femme sans développer.

Sa mère la regarda avec de grands yeux, comme pour lui reprocher de n'avoir pas fait l'effort de garder son travail. Zora n'était pas insensible à l'ironie de la chose, venant d'une femme qui n'avait jamais connu le marché de l'emploi. Pour autant, elle ne pouvait pas dire que sa mère n'avait pas travaillé. C'est elle qui gérait absolument tout à la maison. Le père de Zora était de ceux qui estimaient que rapporter le salaire le déchargeait de toute autre responsabilité ménagère ou familiale. Il semblait même que cela lui donne le droit de traiter sa femme et sa fille comme bon lui semblait, en fonction de son humeur du moment.

— Justement, je dois envoyer une candidature.

— Où ça ?

— Dans un hôtel.

— De luxe, j'espère ?

La phrase était dite sur le ton de la plaisanterie, mais Zora savait que sa mère était tout à fait sérieuse. Elle avait un faible pour la superficialité.

Elle ne fit pas l'effort répondre. Elle se leva et se dirigea vers la sortie en ne prenant pas la peine de payer son café.

— Attends !

Zora se retourna.

— Peux-tu m'héberger pendant que je suis ici ? demanda Anita d'un ton doux et légèrement suppliant.

Le cœur de sa fille battait à toute vitesse. Elle détestait ce

genre de situations. Sa mère avait toujours agi de la sorte, elle la mettait devant le fait accompli tout en feignant de lui laisser le choix. Sa venue à Belmont en était l'illustration parfaite.

La jeune femme savait qu'elle devait refuser, mais elle n'avait pas le temps de gérer le drame que cela allait causer.

— Je ne préfère pas... commença-t-elle.

Anita baissa les paupières avec tristesse, ses yeux devinrent humides. Allait-elle réellement se mettre à faire une scène dans ce café ?

— Mais si tu ne trouves pas d'autre solution, reviens ce soir.

Elle ne voulut même pas regarder sa mère et quitta le café avec colère. Pourquoi n'était-elle jamais capable de dire non à cette femme ? Comment arrivait-elle toujours à obtenir ce qu'elle voulait ?

Zora marcha à vive allure vers son appartement. Elle devait retourner à son plan, ne pas laisser la présence de sa mère tout saboter. Elle avait une candidature à préparer. C'était sur ça qu'elle devait se concentrer, elle ne pouvait pas laisser sa mère prendre le contrôle de sa vie encore une fois.

Elle entra dans son appartement et attrapa son ordinateur pour se connecter au site de l'hôtel. La page Internet était très esthétique, avec la possibilité de réserver en ligne. Elle était surprise de n'avoir jamais eu connaissance de cet endroit par le passé, il semblait en effet être une institution à Belmont. Elle chercha l'espace des offres d'emploi et cliqua sur le lien vers la page dédiée, elle y découvrit deux offres. La première était pour un poste en comptabilité, mais même avec le CV le plus bidouillé du monde, Zora savait qu'elle ne serait jamais crédible, surtout si les questions devenaient techniques à l'entretien. L'autre annonce concernait un emploi de réceptionniste. D'après ce qu'elle avait vu, l'hôtel ne plaçait pas des prix Nobel

à ce poste. Elle avait ses chances même si elle n'avait aucun des prérequis demandés. Elle commença à décortiquer l'offre afin de déterminer les points clés sur lesquels elle devait insister. Elle se leva pour chercher de quoi noter. En parcourant la pièce des yeux, elle prit conscience du bazar ambiant. Elle savait que sa mère allait débarquer et elle envisagea de ranger un peu, pour éviter les remarques désobligeantes. De toute façon, elle n'arriverait pas à se concentrer sur la candidature. Comment sa mère osait-elle débarquer comme ça chez elle ? Zora avait du mal à chasser cette idée de sa tête, elle s'en voulait d'avoir encore une fois cédé à ses manipulations. Si la quadragénaire avait vraiment eu l'intention de prévenir de sa venue, elle l'aurait fait bien avant, elle ne se serait pas contentée d'un coup de fil la veille, sans laisser de message. Zora shoota dans une pile de vêtements. Anita avait gagné, elle n'était plus capable de penser à autre chose, à présent. Elle enrageait à l'idée que cette femme réussisse encore à prendre autant de place dans sa tête.

Elle se leva, attrapa un sac poubelle dans la cuisine et se mit à jeter les boîtes de biscuits vides qui traînaient un peu partout dans l'appartement. Peut-être que si elle rangeait maintenant, elle serait capable de s'y remettre ensuite.

7

— Vous avez travaillé au Hilton de Cannes ?

Tout s'était passé très vite. La mère de Zora avait débarqué chez elle à peine une heure après qu'elles s'étaient quittées. La jeune femme savait très bien qu'elle n'avait absolument pas cherché une autre solution de logement. Quand elle était entrée dans l'appartement, elle avait fait un état des lieux silencieux, puis elle était allée ouvrir une fenêtre. Zora s'était contentée de lui sortir des draps propres pour le canapé-lit et elle s'était enfermée dans sa chambre en demandant à ne pas être dérangée. Quand sa mère était venue gratter à la porte à l'heure du dîner, elle s'était contentée de dire qu'elle n'avait pas faim. Ce qui était faux, elle était affamée, mais elle se satisferait des fruits de la réception de l'hôtel. Elle avait entendu Anita quitter l'appartement, sans doute pour essayer de trouver une épicerie ouverte et composer un repas de fortune. Zora n'avait aucun doute qu'elle raconterait cette expérience avec emphase à ses copines de zumba lorsqu'elle retournerait dans le Sud.

Malgré l'agitation, la jeune femme avait réussi à créer un CV particulièrement bien construit. Elle avait aussi rédigé une lettre de motivation qui reprenait tous les éléments clés de l'annonce. Elle avait presque peur que son

profil fictif soit trop parfait, mais il fallait qu'elle mette toutes les chances de son côté.

Et cela avait payé. Dès le lendemain, elle avait été rappelée pour passer un entretien dans la foulée. Le manager, Aymeric Martin, était sur le point de partir en vacances et il souhaitait la voir avant son départ, il ne voulait pas passer à côté d'un profil pareil. Il semblait sympathique, mais légèrement préoccupé par d'autres affaires, ce qui arrangeait Zora dans la mesure où il n'allait pas chercher à vérifier ses références.

— Tout à fait, j'ai passé un été là-bas pendant mes études, mentit-elle avec aplomb.

— C'est fou, Belinda aussi a travaillé là-bas ! Vous ne vous connaissez pas ?

Zora avait eu la chance de ne pas avoir affaire à la réceptionniste lorsqu'elle était arrivée pour son rendez-vous. C'est monsieur Martin qui l'avait accueillie directement devant l'entrée du personnel et il l'avait installée dans une petite salle pour l'entretien.

— Non, je l'ai rencontrée ici l'autre jour, mais nous n'avons pas dû être là-bas en même temps. On doit sûrement avoir un tas de connaissances en commun, en revanche.

Zora affichait son plus beau sourire, elle portait un chemisier blanc et un pantalon de tailleur gris clair. Elle avait coiffé ses cheveux en chignon, pour le plus grand plaisir de sa mère. Elles s'étaient à peine croisées dans la matinée, car Zora avait passé le plus clair de son temps dans sa chambre. Elle avait l'impression d'être retournée à

l'adolescence. Elle avait menti à sa mère sur l'heure de son entretien et était restée dans sa voiture, pour tuer le temps.

Le manager semblait charmé par Zora et son CV impressionnant. Il lui avait posé quelques questions sur les tâches effectuées lors de ses précédents postes et elle s'était contentée de réciter celles listées dans l'offre d'emploi, en s'assurant de remplacer quelques mots et d'énumérer les activités dans le désordre. Ce qui avait fonctionné.

— Quel logiciel utilisiez-vous, pour les réservations, chez Hilton ?

Zora regarda le manager avec de grands yeux. Elle avait eu beau préparer l'entretien, elle n'était pas allée jusqu'à se renseigner sur les outils informatiques hôteliers.

— Je vous avoue que je ne m'en souviens plus, tenta Zora avec un air innocent, le nom m'est sorti de la tête. Mais je crois qu'ils avaient un logiciel à eux, conçu en interne.

Elle réalisait à quel point sa comédie ressemblait aux attitudes de sa mère, mais elle avait assisté à ça toute son enfance et avait bien vu que cela fonctionnait. Elle s'efforçait de se rappeler les raisons pour lesquelles elle le faisait. C'était pour la bonne cause, pas par plaisir malsain.

— Vous devez avoir raison, ça ne doit pas être très différent de celui que nous utilisons.

— Il faudra quand même me rafraîchir la mémoire.

Elle s'imagina soudain devant un client. Elle n'avait pas pensé à cette partie du plan, celle où elle allait réellement devoir travailler.

— Ne vous inquiétez pas, il y a toujours une période

de formation avec Belinda pour les nouvelles recrues.

Elle n'avait pas non plus anticipé cet aspect-là : elle allait avoir pour collègue la réceptionniste désagréable à qui elle avait volé des fruits. Elle n'avait pas hâte d'en être aux présentations.

— Tout est bon de mon côté, dit Aymeric. À moins que vous n'ayez des questions ?

Zora se souvenait d'avoir entendu qu'il fallait toujours poser des questions à la fin d'un entretien d'embauche, pour montrer son intérêt pour l'établissement.

— J'ai vu que l'hôtel était indépendant, depuis quand est-il en activité ?

— L'établissement a eu un passé compliqué. Il a ouvert dans les années soixante, mais il était au bord de la faillite il y a peu. C'était avant mon arrivée.

Il avait laissé une pause pour laisser le temps à Zora de bien intégrer qu'il n'était pas lié à cet échec.

— J'ai fait tout mon possible pour que nous puissions être rachetés, sans pour autant perdre notre identité. Heureusement, j'ai réussi à convaincre des investisseurs étrangers d'injecter de l'argent, ce qui nous a permis à tous de garder nos emplois.

Zora sourit, mais elle avait du mal à le croire. Lorsque la compagnie de son père avait été rachetée par un fonds américain, ce dernier avait subi une pression constante pour produire plus de chiffre tout en réduisant les coûts. Ce qui avait impliqué de nombreux licenciements. Elle doutait que les investisseurs mentionnés par Aymeric aient plus de cœur.

Le manager se leva et s'apprêta à raccompagner la jeune femme vers la sortie.

— Je vous tiens au courant rapidement, dit-il, je ne vous cache pas qu'on a rarement des candidatures de cette qualité. En plus, vous parlez russe, c'est la cerise sur le gâteau.

Zora réalisa qu'elle était peut-être allée un peu trop loin dans ses mensonges.

— *Spasiba*¹, dit le manager, amusé.

Elle le regarda sans comprendre, mais en gardant un sourire figé. Le visage de l'homme se crispa soudainement.

— Vous devez trouver mon accent déplorable !

— Au contraire, votre prononciation est parfaite, le rasure la candidate.

La jeune femme rentra chez elle, plutôt fière du coup qu'elle venait de mettre en place. Elle allait trouver un boulot pour lequel elle n'était absolument pas qualifiée, uniquement grâce à son bagout. Elle préférait ne pas penser au moment où ils allaient réaliser qu'elle ne savait absolument pas ce qu'elle faisait. Avec un peu de chance, elle arriverait à tenir suffisamment longtemps pour en découvrir un peu plus sur le lien entre Alexa et son propriétaire.

Zora ouvrit la porte de son appartement et trouva sa mère sur le canapé, l'air inquiet. Elle réalisa que cette dernière avait rangé et fait le ménage. Elle était à la fois reconnaissante et agacée par ce geste. Elle ne pouvait pas nier que son logement avait besoin d'un coup de propre, mais elle savait que le geste de sa visiteuse n'était pas gratuit.

1. Merci en russe.

Rien ne l'était, avec Anita. Zora savait qu'à présent, celle-ci la considérait comme redevable et que ce n'était qu'une question de temps avant qu'elle ne vienne réclamer son dû.

Sur la petite table du salon, les lettres qui s'étaient empilées dans l'entrée avaient été ouvertes et classées. La mère de Zora tenait dans ses mains l'avis de passage du commissaire de justice.

— Tu as ouvert mon courrier ?!

— Tu as eu la visite d'un huissier ?

8

— Ça ne te regarde pas, ce sont mes affaires, lança Zora.

— Pourquoi tu ne m'as rien dit ?

— On n'ouvre pas le courrier des gens, je pense que je n'ai pas à te l'apprendre.

Anita baissa les yeux. Si Zora ne l'avait pas connue par cœur, elle aurait cru qu'elle avait sincèrement des remords.

— Je voulais juste t'aider, commença la quadragénaire d'un ton larmoyant, je suis inquiète pour mon bébé.

Zora essayait de rester calme, elle avait trop de choses à gérer pour perdre son temps dans une énième dispute avec sa mère.

— Je n'ai pas besoin d'aide.

— Tu crois que tu peux toujours faire les choses seule, mais regarde où ça te mène.

Zora se retint de lâcher un rire cynique. C'était la meilleure ! Depuis sa plus tendre enfance, elle avait appris qu'elle ne pouvait pas compter sur les autres, en particulier sur sa mère. C'était plutôt elle qui devait s'occuper d'Anita, lorsqu'elle débarquait en pleurs dans sa chambre pour se plaindre du comportement de son mari. La fillette devait s'interrompre dans ses devoirs pour la consoler et l'écouter énumérer toutes les raisons pour lesquelles elle était malheureuse et mariée à un monstre. Les conversations se déroulaient toujours de la même façon : Anita déballait tout ce qu'elle avait à dire, Zora écoutait avec empathie, elle disait à sa mère que ça ne pouvait plus durer,

qu'il fallait qu'elles sortent de cette situation, qu'elles partent toutes les deux. L'adulte acquiesçait, mais l'enfant savait que rien ne se passerait, qu'elle pardonnerait son père, jusqu'à la prochaine crise. Dès que sa mère se sentait mieux et rassurée, elle quittait la chambre de sa fille et tout repartait comme avant.

— Tu pourrais au moins me remercier pour le ménage.

— Tu n'avais pas à nettoyer mon appartement.

— C'était une porcherie, Zora. Tu te laisses complètement aller.

La patience de la jeune femme était mise à rude épreuve.

— Tu peux rester ce soir, mais j'aimerais que tu partes demain, trancha celle-ci.

— Certainement pas ! Je ne partirai pas alors que ma fille est au bord du gouffre.

— Je vais très bien.

— Et quand tu seras à la rue, tu iras très bien ?

— C'est une situation provisoire, que je suis en train de régulariser.

C'était faux, mais elle refusait d'admettre devant sa mère qu'elle ne savait pas exactement comment elle allait s'en tirer. Si elle était embauchée par l'hôtel, elle allait toucher un salaire, mais elle n'avait pas l'intention de rester sur le long terme. Elle n'allait pas s'imposer la présence de Belinda pour le plaisir. D'ailleurs, c'était peut-être la réceptionniste qui allait craquer en premier et essayer de la faire mettre dehors. De toute façon, si elle arrivait à trouver des preuves incriminantes contre Maillard, elle ne doutait pas qu'il se montrerait arrangeant avec elle.

— J'espère que ça ne remontera pas aux oreilles de ton père !

Zora n'avait pas la force d'entrer dans un débat stérile avec sa mère. Elle se dirigea vers sa chambre pour être seule.

— Et pourquoi tu dépenses ton argent dans des jouets pour enfant ? Je suis vraiment inquiète, ma chérie.

La jeune femme ne savait pas de quoi Anita parlait. Elle avait l'intention d'ignorer cette dernière remarque, mais ce n'était pas du goût de sa mère, qui avait déjà débarqué dans la pièce avec un marteau en plastique dans la main. Zora regarda l'objet avec confusion.

— Tu comptes faire quoi avec cette chose ?

— Je n'ai jamais acheté ça.

L'inquiétude se dessina sur le visage d'Anita, comme si elle avait peur que sa fille devienne folle.

— Je te jure, maman. Ça sort d'où ?

— D'un colis que tu as reçu.

Zora regarda partout autour d'elle avec panique. Le paquet pour Alexa, il n'était plus dans sa chambre. Non, non, non ! Elle fit le tour de la pièce pour vérifier, puis elle se précipita dans le salon, pour regarder la pile d'enveloppes vides qu'Anita n'avait pas encore jetées. Le paquet rembourré était bien là, éventré.

— Ce n'était pas à moi, tu vois bien que ce n'est pas mon nom...

— Je ne me suis pas amusée à vérifier chaque enveloppe.

Cette façon que la quadragénaire avait de se dédouaner de tous ses torts faisait enrager sa fille.

— C'était pour ma voisine, je devais aller le lui déposer.

— Tu lui diras que tu l'as ouvert par erreur, elle ne t'en voudra pas.

— Mais je ne l'ai pas ouvert !

Ça y est, Zora n'était plus calme du tout. Elle ne comprenait pas comment Anita pouvait la faire vriller aussi rapidement, malgré tous ses efforts pour garder son sang-froid.

— Tu débarques sans prévenir, tu t'imposes chez moi, tu fouilles dans mes affaires... Et maintenant, je vais devoir me

confondre en excuses auprès de la voisine parce que tu as aussi envahi sa vie privée !

Étant donné leur dernier échange, Zora doutait qu'Alexa soit très réceptive à son explication.

— Elle a un enfant, ta voisine ?

— Non. Enfin, je ne sais pas, je ne crois pas.

Dans la panique, Zora n'avait même pas pris le temps de se questionner sur le contenu du paquet. Il est vrai qu'il était curieux de se faire livrer un jouet en plastique sans emballage, depuis l'étranger, qui plus est. Elle réalisait qu'elle n'en savait pas tant que ça sur la vie d'Alexa, peut-être avait-elle un enfant qui vivait dans un autre pays. Ou peut-être que sa famille venait de Hollande, même si son nom avait plutôt une consonance anglo-saxonne.

— J'ai fait des courses, je prépare une salade ? lança Anita, comme si les dernières minutes n'avaient pas eu lieu.

Zora regarda sa mère avec colère.

— Oh ! Ça va, se défendit cette dernière, je vais aller lui expliquer, moi, à ta voisine. Il n'y a pas mort d'homme !

Anita attrapa le jouet des mains de sa fille et ouvrit la porte d'entrée pour se diriger vers l'appartement d'Alexa. Avant que Zora n'ait pu la retenir, sa mère était en train de presser la sonnette. Au bout de quelques secondes, elle appuya à nouveau, mais personne ne vint ouvrir. Elle frappa vigoureusement à la porte. Il était évident qu'Alexa n'était pas chez elle. Anita se tourna vers sa fille.

— C'est bon, on peut manger, maintenant ?

— Je n'ai pas faim.

Zora retourna dans son appartement pour attraper son sac et quitta les lieux, sans donner d'explication. Elle ne savait même pas où elle comptait aller, elle avait simplement besoin de prendre l'air. De s'éloigner de la tornade qui avait investi son

appartement. Elle pensait également à Alexa. Elle ne l'avait pas revue ni entendu rentrer chez elle depuis qu'elle l'avait suivie jusqu'à l'hôtel. Fuyait-elle l'immeuble pour ne plus avoir à faire face à leur propriétaire ?

La sonnerie de son téléphone se fit entendre. Elle reconnut le numéro d'Aymeric Martin.

Zora tira sur sa veste noire. Elle se sentait complètement étreinte dans son nouvel uniforme.

Le responsable du recrutement lui avait proposé le poste et lui avait demandé qu'elle commence sa première journée de formation dès le lendemain. Cela arrangeait particulièrement la jeune femme, qui accueillait avec plaisir toute excuse pour ne plus être dans son appartement. Le manager avait précisé qu'il aurait déjà décollé pour ses *vacaciones*², mais qu'il avait prévenu Belinda et qu'elle était ravie de l'accueillir.

Lorsque Zora s'était présentée à la réceptionniste, cette dernière était restée très professionnelle et elle avait gardé un sourire poli. Avait-elle oublié leur rencontre ?

— En ce qui concerne la dernière fois... commença la nouvelle recrue, un peu gênée.

— Tu sais prendre les réservations ?

La nouvelle collègue de Zora se dirigea vers l'ordinateur de la réception pour ouvrir le logiciel de gestion de l'hôtel.

— Si tu me montres, ça reviendra vite.

Belinda resta de marbre et se positionna devant le clavier. Zora ne savait pas quoi penser de l'attitude de la réceptionniste. Elle était sans doute contrariée par le choix de recrutement d'Aymeric, mais elle semblait déterminée à accomplir son travail de formation sans se plaindre.

— Qu'est-il arrivé à la dernière réceptionniste ? tenta Zora

2. Vacances en espagnol.

avec légèreté.

Sa nouvelle collègue la fixa un instant.

— C'était une étudiante, elle est partie quand elle a obtenu son diplôme. Monsieur Martin n'était pas sûr de vouloir la remplacer.

Elle avait prononcé le nom de leur supérieur avec une certaine délectation. Zora avait face à elle une amoureuse de la hiérarchie.

— Nous sommes très exigeants concernant le profil de nos recrues, ajouta-t-elle.

Le téléphone sonna et Belinda décrocha dans la seconde. Zora en profita pour étudier la page de réservations qu'elle avait sous les yeux. Il s'agissait d'un questionnaire basique, rien qui paraisse très compliqué. Belinda, le téléphone sur l'oreille, fit signe à Zora de se décaler pour qu'elle l'observe alors qu'elle prenait la réservation du client à l'autre bout du fil.

— Tu ne prends pas de notes ? demanda-t-elle après avoir raccroché.

— Tout est là, répondit la nouvelle en montrant son cerveau du doigt.

— Je préfère que ce soit là, répondit Belinda en lui tendant un bloc-notes à l'effigie de l'hôtel.

— Vous accueillez souvent des séminaires ?

Zora ne devait pas oublier pourquoi elle était là. Son désir d'apprendre les ficelles du métier était faible et elle espérait rester le moins de temps possible en infiltration.

— Tu n'auras pas à gérer l'organisation des événements. C'est moi qui m'en occupe.

— Je voulais juste...

— La formation sera plus efficace si tu ne discutes pas.

Zora sentit la frustration monter en elle. Elle avait perdu l'habitude d'entendre ce genre de remarques dévalorisantes et

ça ne lui avait pas manqué.

Le téléphone sonna et Belinda le tendit à son élève, qui attrapa le combiné d'un air hésitant.

— Allô ?

Sa formatrice la regarda avec de grands yeux.

— Hôtel Belmont, Zora à l'appareil, en quoi puis-je vous être utile ? ajouta-t-elle avec grandiloquence.

Sa collègue ne sembla pas percevoir son ironie. L'homme au bout du fil souhaitait avoir des renseignements sur le prix des chambres. Zora ignora le regard inquisiteur de sa formatrice et se dirigea vers l'ordinateur. Les informations étaient sans doute trouvables sur le site de l'hôtel. Elle ferma le logiciel de réservation et chercha le logo d'un navigateur web sur l'écran d'ordinateur.

— Ça va dépendre du type de chambre, dit Zora pour gagner du temps.

Belinda comprit la requête et courut chercher une brochure qu'elle tendit à sa collègue, qui était déjà en train d'improviser.

— Nous avons des chambres simples, des chambres doubles, des suites...

La réceptionniste chevronnée ouvrit la brochure à la bonne page et montra la liste du doigt avec insistance.

— Alors, pour une suite, c'est... 645 € la nuit.

Elle regarda Belinda avec surprise. Qui pouvait se permettre de dépenser autant pour une nuit ? Visiblement, son interlocuteur était de ces gens, car il voulut réserver. Zora ouvrit à nouveau le logiciel qu'elle venait de fermer, mais ce dernier refusait de s'ouvrir. Elle avait beau double-cliquer, rien ne se passait. Belinda poussa la jeune femme pour intervenir, mais elle ne fut pas plus chanceuse.

— Juste un instant...

Zora entendit sa collègue chuchoter « qu'est-ce que tu as

fait ? » en s'agitant sur la souris.

— Désolée pour ce contretemps, monsieur, je vais vous transférer à ma collègue, c'est elle qui gère cela.

Elle mit le téléphone dans les mains de Belinda comme s'il était brûlant et fit quelques pas en arrière pour ne pas avoir à le reprendre. Elle s'assit sur une chaise en espérant se faire oublier. La réceptionniste semblait furieuse, ce qui ne l'empêcha pas de prendre sa voix la plus professionnelle pour répondre.

— Enchantée, monsieur, si cela vous convient, je vais prendre votre numéro de téléphone pour vous rappeler dans quelques minutes, car nous avons un léger souci avec notre logiciel de réservation.

Elle nota le numéro de téléphone sur le bloc de Zora et raccrocha en effaçant son sourire.

— Pourquoi tu as fermé la fenêtre des réservations ?

— Je voulais aller sur Internet.

— Tout l'ordinateur est bloqué, j'espère que je vais pouvoir le redémarrer. Qu'est-ce qui t'a pris ?

Zora ne savait pas quoi répondre, elle avait simplement voulu faire à sa façon. Son ancien patron détestait qu'elle lui pose des questions et elle avait pris l'habitude de trouver des solutions par elle-même, sans déranger personne. Elle s'était reculée dans sa chaise, jusqu'à se tenir en balancier sur deux pieds, comme si elle voulait prendre de la distance physique.

Devant la réaction de Zora, la formatrice se calma un peu pour la rassurer.

— Tout ce que je dis, c'est qu'il suffisait de me demander.

Dans un fracas, Zora se retrouva propulsée au sol. Le dossier en plastique de la chaise avait cédé sous son poids et s'était brisé en deux. Elle se releva sur-le-champ pour montrer qu'elle ne s'était pas fait mal. Belinda tenta de rester placide.

— Tu peux prendre ta pause.

Elle indiqua de la tête l'entrée du personnel. Zora s'y dirigea sans un mot.

Une fois dehors, elle voulut prendre une grande bouffée d'air, mais c'est plutôt la fumée de cigarette qu'elle inspira. Une jeune femme d'une vingtaine d'années était en pleine conversation avec une collègue. Elles s'étaient arrêtées net lorsqu'elles avaient vu qu'elles avaient de la compagnie.

— Pardon, dit la jeune fumeuse en tentant d'éloigner sa cigarette.

— C'est mon premier jour, dit Zora pour briser la glace. À la réception, pas dans les bureaux.

Elle avait deviné que les femmes ne travaillaient pas sur le terrain, car elles n'étaient pas en uniforme, elles portaient toutes les deux des vêtements assez chics. Zora était agréablement surprise que l'hôtel rémunère aussi bien ses jeunes employées. Elle aurait peut-être dû tenter de postuler pour le poste en comptabilité, tout bien réfléchi.

— Je pense que Belinda va me tuer avant la fin de la journée, plaisanta Zora.

— Ne te formalise pas, c'est une vieille pie.

La nouvelle fut amusée par cette réflexion, surtout dans la mesure où la réceptionniste avait trente-cinq ans tout au plus. La fumeuse écrasa sa cigarette et son acolyte commença à partir.

— Ne t'inquiète pas, lui dit-elle, je suis sûre que c'est *mojito* sur *mojito* à l'heure qu'il est.

— C'est plutôt de la *sangria*, à Séville, non ? tenta Zora.

C'était là qu'Aymeric passait ses « *vacaciones* » et elle n'avait pas de doute qu'il avait oublié les soucis de l'hôtel à cette heure.

Les deux femmes la regardèrent avec surprise. Elles ne

parlaient visiblement pas des vacances du gérant.

— Elle est en Espagne ? Comment tu le sais ?

La jeune fumeuse la regardait avec intérêt, à l'affût de l'information qu'elle allait être en mesure de leur donner. Zora était perdue, elle ne savait plus de quoi elle parlait, mais elle avait le sentiment que c'était sérieux.

— Tu penses qu'elle est où, toi ? tenta-t-elle.

La jeune femme sembla prise d'un doute, elle hésitait visiblement à parler. Elle se tourna vers sa collègue.

— Je ne pense pas qu'elle se soit enfuie avec un riche amant, c'est tout ce que je dis.

De qui parlait-elle ? Elle n'eut pas le temps de poser des questions, car Belinda ouvrit la porte brusquement.

— La pause, c'est quinze minutes.

Elle se tourna ensuite vers les fumeuses.

— Ne restez pas là.

Zora était surprise que la réceptionniste de l'hôtel se permette d'employer ce ton avec le personnel, la réflexion de la jeune employée se confirmait.

— C'était qui ? tenta Zora d'un ton anodin alors qu'elles retournaient vers la réception.

Belinda ne répondit pas.

— Elles travaillent dans quel service ? insista-t-elle.

— Ce sont des intérimaires, ne t'occupe pas d'elles.

— Il y a beaucoup de femmes qui partent, en ce moment ? insista Zora.

Belinda regarda sa nouvelle collègue avec suspicion.

— De quoi tu parles ?

— Des départs soudains, à l'étranger...

La réceptionniste regarda autour d'elle pour vérifier que personne ne pouvait les voir et tira Zora par le bras. Elles se retrouvèrent dans le vestiaire vide.

— Pourquoi tu es ici ?

— Je... j'ai besoin d'un boulot.

— Arrête ton baratin, coupa Belinda. Qu'est-ce que tu sais ? Zora était abasourdie par cette attaque soudaine.

— Rien, je te jure, je ne sais rien. Mais je veux comprendre.

La réceptionniste se redressa, elle semblait s'en vouloir de s'être emportée.

— Il faut que tu sois plus discrète ! Tu ne peux pas commencer à poser des questions comme ça à tout bout de champ.

Zora hocha la tête.

— On veut tous savoir où est Julia, reprit-elle plus calmement, mais on ne peut pas en parler ici.

La fin de la journée de formation s'était passée sans encombre. Elle avait même été trop normale au goût de Zora, étant donné les événements. Belinda avait fait comme s'il ne s'était rien passé, elle avait refusé de répondre aux questions de la nouvelle recrue lorsque cela ne concernait pas le poste de réceptionniste. Sa mission était de la former et elle ne s'en éloignait pas. L'élève n'avait pas fait de vague, elle avait pris des notes et avait joué l'employée modèle pour prouver à Belinda qu'elle était digne de confiance.

Après leur journée de travail, elle avait attendu sa formatrice devant la sortie du personnel en espérant pouvoir l'interroger sur Julia, loin des regards indiscrets. Elle avait attendu au moins une heure, mais sa nouvelle collègue n'était jamais sortie, elle avait sans doute anticipé le déferlement de questions qui allaient lui tomber dessus et fait en sorte de quitter les lieux par la porte principale. Ce qui était pourtant formellement interdit aux employés de l'hôtel. En temps normal, la jeune femme aurait sans doute été amusée par cette feinte, mais après la journée qu'elle venait de passer, elle était rentrée chez elle en rageant à l'idée d'avoir perdu son temps. Elle repensa au comportement de la réceptionniste dans le vestiaire, comment Zora avait pu accepter de se faire secouer de la sorte ? Elle commençait sérieusement à se demander ce qui lui avait pris de mettre son nez dans les affaires des autres. Visiblement, ces gens ne méritaient pas son aide et elle aurait mieux fait de rester

dans sa chambre, elle aurait bien aimé voir Maillard et l'huissier venir la dégager de son lit de force.

Elle resta quelques minutes seule dans le couloir avant de trouver le courage de rentrer chez elle. À sa grande surprise, l'appartement était vacant. Elle se demanda si sa mère avait enfin quitté Belmont, mais sa valise était toujours là, ouverte dans le salon. Un mot était posé sur la table de la cuisine : « Ma chérie, je suis partie faire quelques emplettes, je rentrerai pour le dîner. »

Zora avait quelques heures tranquilles devant elle, mais elle se sentait mal à l'aise dans cet appartement où rien ne dépassait, comme si Anita l'avait vidé de son âme. Une odeur florale émanait du salon. Sa mère avait acheté un pot-pourri qu'elle avait installé dans une coupelle. La jeune femme eut un haut-le-cœur, elle se sentit étouffer dans cet espace que sa génitrice s'était approprié. Elle prit la coupelle et vida les fleurs séchées à la poubelle, puis alla ouvrir la fenêtre pour prendre une grande bouffée d'air. Comment faire pour que tout ça s'arrête ? Elle ne voulait qu'une chose, c'était retourner quelques jours en arrière, et ne rien devoir à personne.

Ses yeux s'arrêtèrent sur le jouet en plastique qui était posé sur la table basse. Elle l'attrapa et sortit pour frapper chez sa voisine. Il était temps de régler cette histoire.

— Alexa, ouvre !

Zora posa son oreille contre la porte, mais elle n'entendit pas de bruit à l'intérieur. Elle prit son téléphone et composa le numéro de sa voisine, mais elle tomba directement sur la messagerie.

Elle entendit des pas dans l'escalier et reconnut le cliquetis des talons de sa mère, le répit avait été de courte durée. Cette dernière sembla surprise de la trouver en plein milieu du couloir, mais elle se contenta d'annoncer :

— J'ai acheté du champagne !

Zora regarda sa mère sans réagir, il y avait bien longtemps qu'elle avait arrêté d'essayer de comprendre ses excentricités.

— Pour fêter nos retrouvailles.

Anita passa devant elle pour entrer dans l'appartement et se diriger directement vers la cuisine.

— Et puis j'ai fait quelques courses. Je ne sais pas de quoi tu te nourris, mais il est temps de te remettre aux salades.

Zora suivit sa mère chez elle en silence et se positionna à la fenêtre, pour respirer l'air frais.

— J'ai parlé à ton propriétaire, un homme charmant.

— Quand ?

— À l'instant, il était au premier.

La jeune femme se précipita hors de l'appartement. Après avoir évité cet homme pendant des mois, il était temps de lui faire face. Tant pis si elle n'avait pas de preuve pour démontrer ses actions, la menace de faire intervenir la police lui suffirait peut-être à reconsidérer le traitement qu'il lui réservait.

Il n'y avait personne au premier étage, mais elle entendit une portière de voiture claquer. Zora courut hors de l'immeuble et se dirigea vers le parking. Le propriétaire était bien là, dans sa voiture, il s'apprêtait à démarrer. Il fut surpris de voir sa locataire se poster sur son chemin, il ouvrit sa fenêtre pour sortir sa tête.

— Je suis pressé, dit-il d'un ton agacé.

— Je sais ce que vous avez fait !

— Pardon ?

— Vous devriez avoir honte.

Le propriétaire semblait confus à cause des mots de Zora. Il éteignit le contact et sortit de son véhicule.

— Tout va bien, mademoiselle Berger ?

Zora voyait clair dans son jeu, il allait essayer de la faire

passer pour une folle.

— Ne vous approchez pas !

— Je ne comprends pas ce qui vous prend.

— Je sais tout.

Le visage de l'homme changea soudainement, sa confusion avait fait place à de l'étonnement.

— Que voulez-vous dire ?

— Lâchez l'affaire.

— Elle a besoin de moi.

Zora lâcha un petit rire nerveux. Comment pouvait-il se voiler la face à ce point.

— Elle ne veut pas de votre aide.

— Je ne laisserai pas tomber ma fille.

— Votre...

La jeune femme fut prise de court, cela n'avait pas de sens. Elle ne réussit pas à masquer sa surprise. Le propriétaire en profita pour avancer de quelques pas.

— Si vous ou mademoiselle Matthews savez où est Julia, il faut me le dire.

— Julia ?

— Si vous avez des informations concernant la disparition de ma fille, je vous supplie de me les donner.

Zora regarda le propriétaire avec tristesse, elle était complètement décontenancée. Elle secoua la tête doucement.

— Je suis désolée.

Elle n'attendit pas la réponse de l'homme et s'engouffra à nouveau dans l'immeuble d'un pas vacillant.

Zora s'était pressée pour se rendre à l'hôtel, mais elle était tout de même arrivée avec vingt minutes de retard. Quand le réveil avait sonné, elle avait peiné à sortir de son lit et elle avait le sentiment que sa tête allait exploser. Elle avait sans doute un peu abusé du champagne et son corps la punissait. Elle n'avait pas hâte de se faire rappeler à l'ordre par Belinda.

Elle passa la porte du personnel et fila vers le vestiaire pour enfiler son uniforme. Elle espérait que cette journée allait être plus fructueuse et qu'elle pourrait au moins soutirer quelques informations à sa collègue. Elle avait pu confirmer que le métier de réceptionniste n'était pas son dada et elle espérait pouvoir déguerpier au plus vite. Mais maintenant qu'elle en savait plus sur l'identité de Julia, elle avait envie d'en apprendre davantage sur sa disparition et sur l'implication d'Alexa.

Zora s'immisça derrière le comptoir d'un pas rapide et fut accueillie par un homme d'une soixantaine d'années en costume, muni d'un attaché-case, qui attendait de l'autre côté.

— Ça fait une heure que j'attends pour rendre ma clé !

Zora tenta de sourire, mais elle doutait que sa grimace soit convaincante. Elle regarda autour d'elle, Belinda n'était pas là. Personne ne tenait la réception, ce matin. Elle essaya de se souvenir de la procédure pour effectuer un *check-out*, elle avait vu sa collègue le faire la veille, mais même en se concentrant, ses souvenirs étaient flous. Et son mal de crâne n'aidait pas. Elle fouilla pour trouver son bloc-notes, devant le regard impatienté

du client.

— Je n'ai pas toute la journée.

Alors qu'elle s'apprêtait à lui demander son numéro de chambre, le téléphone sonna.

— Allô ? Euh... Hôtel Belmont, ici Zora.

L'homme à l'accueil soupira bruyamment. Il attrapa le bloc de son interlocutrice et griffonna quelque chose.

— Belinda est malade, vous êtes *solo* ce matin.

Aymeric semblait garder son ton enjoué en toutes circonstances.

— Je ne suis pas inquiet, vous avez l'habitude. En cas de souci, appelez-moi... mais seulement si l'hôtel est en feu, ajouta-t-il avec un léger rire.

Zora n'eut pas le temps de réagir que son manager avait déjà raccroché après un *ciao ciao*. Après avoir reposé le téléphone, elle réalisa que l'homme impatient avait quitté la réception. Il avait laissé la carte magnétique qui servait de clé et avait griffonné « C. Poirier - chambre 172 - rien au mini bar ». Il semblait plus à l'aise avec la procédure que la nouvelle employée. Elle commença à parcourir le reste de ses notes de la veille pour voir si elle trouvait des informations sur la gestion des cartes magnétiques, mais Belinda avait estimé qu'il était plus important de lui apprendre à classer les prospectus en fonction de leur taille plutôt que de lui enseigner les procédures basiques.

Le téléphone sonna à nouveau. Elle glissa la carte dans sa poche, elle gèrerait ça plus tard. La personne au bout du fil voulait se renseigner sur la réservation de salles pour un séminaire et leur disponibilité. Zora se contenta de prendre ses coordonnées en lui promettant de la rappeler avec les informations. Elle commença à préparer une liste de tâches que Belinda allait devoir réaliser à son retour. La sonnerie retentit

une nouvelle fois, au même moment, un groupe arriva dans le hall et se dirigea vers elle. Elle s'avança vers le téléphone et le débrancha. Elle n'avait plus qu'à s'occuper du groupe, qui voulait laisser ses valises en consigne jusqu'au soir. Zora prit les bagages et les balança dans le vestiaire des employés. Elle revint à la réception en espérant pouvoir souffler un peu, mais un homme arriva d'un pas décidé depuis les ascenseurs. Au même moment, le facteur vint déposer une lettre recommandée qui nécessitait une signature.

— J'ai demandé qu'on me réveille à huit heures ce matin, mais personne ne l'a fait, dit-il, furieux. Je vais rater mon avion à cause de vous.

Zora ne comprenait pas qu'on puisse encore compter sur la réception pour se faire réveiller, surtout à l'heure où tous les téléphones possédaient une alarme.

— J'ai tenté d'appeler, mais ça sonnait occupé.

— Ah oui ? répondit-elle en regardant le téléphone débranché. Il doit y avoir un problème, je vais en parler à l'équipe technique.

Le facteur tendait le recommandé à Zora pour qu'elle le signe, il semblait lui aussi s'impatienter. La jeune femme qui fumait derrière l'hôtel la veille entra. Elle était encore tirée à quatre épingles, son maquillage était parfaitement appliqué, elle portait un long *trench* et des chaussures à talons hauts, qui ne semblaient pas affecter sa démarche assurée. Zora signa le papier tout en observant sa collègue qui se dirigeait vers les ascenseurs. Elle était un peu surprise, car l'accès aux bureaux se faisait à l'arrière de la réception.

— Et je fais comment, pour mon avion ?

Zora avait oublié que le dormeur était encore là. Elle soupira.

— Il est à quelle heure, votre avion ? Si j'appelle un taxi,

vous ne pouvez pas y être à temps ?

— Bien sûr que non ! Mais je vais vous dire ce que vous allez faire...

Zora se crispa, elle se sentait nauséuse et sa patience était limitée. La porte s'ouvrit à nouveau, c'était peut-être le moment de fuir. C'était Maillard qui venait d'entrer, il regarda l'employée de l'hôtel avec surprise et s'approcha de la réception.

— Que faites-vous là ?

Le râleur s'apprêta à faire une réflexion pour signaler qu'il était prioritaire, mais Zora le coupa avant qu'il n'ait pu dire quoi que ce soit.

— Envoyez-nous un email, je le ferai remonter à la direction.

— Vous n'allez pas vous débarrasser de moi comme ça, lança l'homme avec défi.

Jean-Charles Maillard regarda Zora, puis se tourna vers le client avec douceur.

— Que se passe-t-il, monsieur ?

L'homme lui expliqua son problème et le propriétaire l'écouta avec attention. La jeune femme observa la scène, abasourdie.

— L'hôtel pourrait faire un geste en vous laissant rester dans la chambre une nuit de plus, sans frais ? suggéra Maillard.

Le client s'était calmé, il fixait Zora avec le menton relevé en attendant sa réponse.

— Restez deux nuits, même, si vous voulez.

L'homme fut pris de court. Il ne s'attendait pas à ce que ce soit aussi facile.

— Très bien, bégaya-t-il.

Il donna son numéro de chambre à Zora et partit sans demander son reste. La jeune femme se tourna vers le propriétaire avec surprise. Pourquoi lui avait-il prêté main-forte ? Attendait-il quelque chose en retour ?

— Belinda n'est pas là ?

— Elle est malade, mais elle n'a pas pris la peine de me prévenir, elle a préféré appeler son supérieur hiérarchique, bien qu'il soit au bord de la piscine...

— Je n'arrive pas à la joindre depuis hier soir.

— Elle n'a peut-être pas envie de papoter.

Maillard ne rebondit pas, il semblait inquiet.

— Comment vous vous connaissez ? continua la jeune femme.

— Elle a peut-être découvert quelque chose...

— Comment ça ?

— C'est la première personne à s'être mobilisée pour retrouver Julia, alors que la police ne voulait rien entendre.

— Elles étaient amies ?

Zora ne savait rien de la personnalité de Julia, mais elle avait du mal à imaginer Belinda ayant des amis. Elle la percevait plutôt comme une femme qui vivait seule avec son chat et dont le passe-temps favori était les sudokus. Maillard ne répondait pas, comme s'il était perdu dans ses pensées.

— Julia travaillait ici ?

Le propriétaire hocha la tête.

— Avec Alexa ?

Il ne l'écoutait pas, il semblait trop absorbé par ses théories.

— Je vais passer chez elle, elle est peut-être sur une piste, dit-il en commençant à s'éloigner.

— Je viens avec vous, lança Zora, qui n'était pas mécontente d'avoir une excuse pour quitter son poste.

— Non, restez ici. Je vous tiens au courant.

Zora fixait son téléphone avec intensité, elle avait l'impression d'être replongée au temps de ses premiers émois, lorsqu'elle attendait désespérément de recevoir un message de son *crush* du moment. Cette fois, c'est un appel de Jean-Charles Maillard qu'elle attendait et elle n'avait pas vraiment de papillons dans le ventre. Elle éprouvait quand même de la tristesse pour ce père désespéré. Et elle ne pouvait pas s'empêcher de se dire que si elle l'aidait à retrouver sa fille, il se montrerait sûrement indulgent concernant sa situation.

Le reste de la journée à la réception fut plus calme. Le fait qu'elle n'avait pas pris la peine de rebrancher le téléphone aidait fortement. Elle se résigna à arrêter de fixer son *smartphone* et s'installa devant l'ordinateur. Elle chercha Alexa Matthews dans le logiciel de réservation. Belinda n'avait pas menti, elle ne trouva aucune réservation à son nom. Elle tenta la même recherche dans le serveur de l'ordinateur, sans plus de succès. Elle ouvrit internet et tapa « Julia Maillard » dans le moteur de recherche.

La porte de l'ascenseur s'ouvrit et la jeune fumeuse en sortit élégamment. Elle se dirigea vers la porte sans même jeter un œil vers la réception.

— Excuse-moi !

La femme ne réalisa pas que Zora s'adressait à elle. La nouvelle recrue se précipita de l'autre côté du comptoir pour l'intercepter avant qu'elle ne puisse quitter le hall. La jeune

femme sursauta quand elle sentit une main sur son épaule.

— Pardon.

La réceptionniste fut un peu gênée. Si des femmes disparaissaient, l'atmosphère n'était pas propice à se jeter sur les gens comme elle l'avait fait.

— J'ai des questions à propos de Julia.

La jeune femme regarda autour d'elle avec panique, elle ne semblait pas rassurée.

— Pas ici, dit-elle rapidement.

Puis elle fit signe à Zora de la retrouver de l'autre côté du bâtiment. Cette dernière la regarda s'éloigner, puis se précipita derrière le comptoir pour retrouver l'autre sortie.

Elle fut rejointe au bout de quelques minutes.

— T'es folle de me sauter dessus comme ça ? N'importe qui aurait pu nous voir.

Zora trouvait sa réaction exagérée. Elle ignorait que les réceptionnistes ne devaient pas parler aux intérimaires.

— Tu veux quoi ? demanda la femme avec une pointe d'agacement dans la voix en allumant une cigarette.

— Savoir ce qu'il s'est passé.

— Bienvenue au club !

— Vous étiez proches ?

— Un peu, avant qu'elle quitte l'agence, en tout cas.

Julia n'était pas non plus employée directement par l'hôtel.

— C'était quand ?

— Il y a deux mois. Je n'ai jamais compris sa décision, après tout ce que la patronne a fait pour elle.

— Elle avait trouvé un autre boulot ?

— Elle a voulu nous faire croire qu'elle était à son compte. Elle a même essayé de recruter certaines d'entre nous, elle était très insistante.

— Ça a marché ?

La jeune femme regarda Zora avec un sourire surpris et secoua la tête, comme s'il était évident que personne n'avait voulu changer d'agence. Elle aurait peut-être dû prendre le numéro de leur responsable, les conditions de travail là-bas semblaient attrayantes.

— Mais depuis une quinzaine de jours, plus rien. Personne ne l'a croisée et elle ne répond plus au téléphone.

La réceptionniste en herbe se souvint de la théorie voulant que Julia ait tout plaqué pour suivre un homme riche. Était-ce si improbable ?

— Entre nous, continua l'intérimaire, Julia n'avait pas les épaules pour se lancer seule... Elle n'était pas du genre indépendante. Pour moi, quelqu'un se servait d'elle pour faire couler l'agence.

— Qui ?

La fumeuse haussa les épaules. Zora n'était pas sûre de comprendre les subtilités politiques du monde de l'intérim.

— Tu connais Alexa Matthews ?

— Ça ne me dit rien.

Zora sentit soudain une vague de découragement. Elle se demandait si Alexa existait vraiment et si elle ne devenait pas folle.

— C'est une *escort* aussi ? Je ne connais pas le vrai nom de toutes les filles, mais si tu as une photo, je pourrai te dire.

La jeune réceptionniste se sentit rougir. Comment avait-elle pu être aussi naïve ?

C'était évident, à présent. Les vêtements de couturier, le style apprêté, la démarche assurée en direction des chambres... Belinda lui avait menti sur la raison de la présence de ces femmes à l'hôtel.

— Je dois filer, lança la fumeuse en regardant sa montre.

Elle écrasa son mégot dans le cendrier et partit d'un pas

rapide. Zora l'observa un moment, puis elle réalisa qu'elle avait laissé la réception vide. Elle retourna à son poste en traînant les pieds tout en ressassant ce qu'elle venait d'apprendre. La fille de Maillard était *escort girl*.

Une femme âgée attendait patiemment, accoudée au comptoir.

— C'est pour une réservation, dit-elle avec un grand sourire quand elle aperçut Zora, ma famille me rend visite. J'ai voulu appeler, mais la ligne est occupée.

— Bien sûr, dit-elle en s'approchant de l'ordinateur.

Elle s'apprêtait à prendre les informations, mais son regard s'arrêta sur la page ouverte à l'écran. Il s'agissait du résultat de recherches pour Julia Maillard. Un article publié dans un journal local, quelques années auparavant, évoquait un accident de voiture dans lequel la fille de son propriétaire était impliquée. Une photo montrait la voiture de la jeune fille complètement enfoncée. D'après le journaliste, Julia conduisait en état d'ébriété et avait perdu le contrôle de son véhicule. Elle avait failli renverser une mère et son enfant.

— Pour le 3 juillet, ils seront quatre, tenta la femme, qui voyait que Zora s'était figée.

Cette dernière regarda la cliente avec surprise.

— Au nom de Mérut. M-E-R-U-T.

Zora reprit ses esprits et commença à entrer les informations sur l'ordinateur. Elle regarda en direction de son portable, qu'elle avait laissé sous le comptoir, elle se demandait si elle avait eu des nouvelles de son propriétaire concernant Belinda. Elle aurait aussi aimé pouvoir lui poser quelques questions sur sa fille.

— Deux adultes et deux enfants.

— D'accord, c'est bien noté, répondit la réceptionniste d'un ton distrait.

Elle se dirigea vers son téléphone portable, pour le consulter.

— Vous ne prenez pas mes coordonnées ?

Elle avait plusieurs appels manqués de la part de sa mère.

Et un SMS qui indiquait « CAMBRIOLAGE !!! »

Le ventre de Zora se serra, elle regarda la cliente avec détresse.

— Je suis désolée, madame Merlu, mais j'ai une urgence. Réservez en ligne ou appelez plus tard.

— Mais si la ligne est occupée...

Zora ne l'écoutait pas, elle avait déjà filé vers le vestiaire pour récupérer ses affaires. Elle ne prit pas le temps de se changer, il fallait qu'elle saute dans sa voiture pour rentrer chez elle au plus vite.

Quand elle arriva devant l'immeuble, Zora vit deux véhicules de police garés en quinconce et un groupe de curieux mêlés aux hommes et femmes en uniforme. Elle fut obligée de klaxonner pour pouvoir accéder à sa place de parking. Elle sortit de sa voiture en hâte et aperçut son propriétaire, qui était en train d'être interrogé par une officière de police. Leurs regards se croisèrent, il semblait choqué et inquiet. Elle se précipita à l'intérieur et monta les marches quatre à quatre. Depuis l'escalier, elle pouvait entendre la voix de sa mère, qui se livrait avec détresse à un policier.

— J'étais juste partie faire une course, j'ai eu si peur en rentrant et en voyant ça ! J'aurais pu me faire agresser, si j'avais été dans les parages. Regardez comme je tremble, je suis encore en état de choc.

Zora arriva enfin à son étage, il était difficile de distinguer quoi que ce soit, car le passage était bloqué par les allées et venues des policiers. La porte de l'appartement d'Alexa était grande ouverte, c'était de là que les uniformes sortaient. Zora dirigea son regard vers son propre appartement. Sa mère se tenait dans l'entrebâillement, elle semblait accaparer un jeune officier qui ne savait plus comment s'en sortir. Un sentiment de soulagement mêlé à de la colère envahit la jeune femme. Le cambriolage ne concernait pas son appartement, mais celui de sa voisine. C'était terrible, mais pas à la hauteur du message envoyé par sa mère. Il fallait qu'elle crée du drame. Que tout

paraisse plus grave que ça n'était. Le cœur de Zora battait la chamade à cause de sa course, mais aussi du stress et de l'adrénaline causés par la situation. Elle s'appuya sur le mur pour reprendre son souffle.

— Vous ne pouvez pas rester là, mademoiselle, lança une voix sévère.

Zora se décala un peu.

— Que s'est-il passé ? demanda-t-elle au grand homme antipathique.

— Entrée par effraction en pleine journée, on dirait qu'aucun bien de valeur n'a été volé. Vous êtes la fille de la voisine ?

— *Je suis la voisine !* lâcha Zora sèchement, en regardant sa mère d'un air sévère.

— Vous connaissiez bien madame Matthews ?

— Elle n'habitait pas ici depuis longtemps.

— Quand l'avez-vous vue pour la dernière fois ?

Zora regarda le policier avec surprise.

— Nous n'arrivons pas à la joindre et nous n'avons trouvé aucun ami ou membre de sa famille à contacter.

— Je ne l'ai pas vue depuis trois jours. En général, je l'entends rentrer, mais je n'ai pas été beaucoup là ces derniers temps.

Le policier prit quelques notes, il était habillé en civil et devait sûrement être un peu plus haut placé dans la hiérarchie. Une jeune femme vint lui murmurer quelque chose à l'oreille. L'homme se détourna immédiatement de Zora sans la remercier et suivit sa subalterne dans l'appartement.

Zora n'avait aucune intention d'attendre le retour de l'enquêteur, elle voulait simplement rentrer chez elle, mais elle n'avait pas la force de faire face à sa mère. Sur un coup de tête, elle décida de suivre les policiers dans l'appartement d'Alexa. Elle se doutait qu'elle n'aurait pas beaucoup de temps avant

qu'on lui demande de partir, mais c'était l'occasion de glaner des informations supplémentaires.

Le logement était meublé simplement et avec goût. La décoration était minimale et quelques magazines étaient disposés sur une table basse, par ordre de taille. Bien que l'appartement ait été fouillé, l'espace semblait particulièrement bien rangé. Elle se fit la réflexion que le sien avait connu pire état au cours des deux derniers mois. Elle fut surprise que les cambrioleurs n'aient pas pris la peine de voler certains vêtements de luxe ou des bijoux. Comme s'ils cherchaient quelque chose de très précis.

— Son ordinateur est vide, expliqua l'officière à l'inspecteur.

— Elle s'attendait à avoir de la visite ?

La jeune policière hochait la tête, puis se figea lorsqu'elle vit Zora. L'inspecteur se retourna.

— Que faites-vous là ?

L'intruse se sentit penaude, le ton de l'homme était sévère et il faisait deux têtes de plus qu'elle.

— Vous n'aviez plus de questions ? dit-elle d'une voix peu assurée.

— Je viendrai frapper chez vous si j'ai besoin. Vous n'avez rien à faire ici.

La jeune femme s'excusa platement et quitta les lieux, en s'assurant d'en balayer tous les recoins des yeux avant de passer la porte.

Lorsque sa mère se rendit enfin compte de sa présence, elle lui sauta dans les bras en sanglotant.

— Ma fille !! Quelle catastrophe !

Le jeune policier qu'Anita avait pris en otage en profita pour filer en vitesse. Zora s'efforça de prendre sur elle pour ne pas sauter à la gorge de sa mère. Elle se contenta de l'inviter à rentrer dans l'appartement et de refermer la porte derrière elles.

— J'ai cru que c'était mon appartement qui avait été cambriolé.

— Mon Dieu ! Tu imagines ?

— J'ai passé mon trajet à le faire.

Anita adopta un visage triste.

— J'étais sous le choc, je n'ai pas réfléchi.

Zora n'y croyait pas une seconde. Pour elle, c'était tout à fait calculé. Elle prenait du plaisir à la mettre dans des situations de stress.

— Je ne sais pas si je me sens en sécurité ici, continua Anita.

La jeune femme leva les yeux au ciel et alla s'asseoir sur le canapé. Rien n'obligeait sa mère à rester. Elle sentit un objet rigide dans sa poche qui la gênait. C'était la carte magnétique de la chambre d'hôtel. Zora se mit à sourire.

— J'ai pensé la même chose. Alors je t'ai réservé une chambre à l'hôtel.

Anita regarda sa fille avec surprise. Elle semblait touchée par cette nouvelle.

— Mais tu viens aussi, tu ne me laisses pas toute seule là-bas, n'est-ce pas ? Après ce que je viens de vivre.

— Je ne sais pas encore, je te le dirai dans la soirée.

Sa mère se leva et commença à préparer ses affaires. L'idée de passer la nuit dans un hôtel de luxe semblait la ravir, le choc du cambriolage s'était vite évaporé.

Zora s'était acheté quelques heures de répit. Tout s'était passé si vite ces derniers jours qu'elle n'avait pas eu le temps de prendre du recul. Elle semblait loin, l'époque où elle mangeait des biscuits dans son lit. La sonnerie de son portable la sortit de ses pensées.

— C'est Jean-Charles.

Zora fut surprise que son propriétaire se présente par son prénom.

— Peut-on se voir ? Au café de la Gare d'ici une demi-heure, si ça vous convient.

Le café de la Gare était en face de l'hôtel, Zora en profiterait pour déposer sa mère.

Zora poussa la porte du café et scruta les environs. Son propriétaire l’attendait à une petite table un peu excentrée, dans le fond du bistro, une tasse posée devant lui. Elle le rejoignit et s’assit.

— Belinda n’est pas chez elle.

— Vous êtes sûr ?

Le sexagénaire hocha la tête en fronçant les sourcils.

— J’ai peur qu’elle soit en danger.

— Elle a appelé Aymeric ce matin pour le prévenir de son absence.

Maillard resta silencieux, comme s’il essayait de recoller tous les morceaux.

— On l’a peut-être forcée.

Zora le regarda avec un sourire. Son propriétaire tirait des conclusions hâtives.

— Ou alors une autre femme s’est fait passer pour elle, continua-t-il en baissant la voix.

Elle savait exactement à quelle femme il faisait référence. Il était tellement certain qu’Alexa avait un lien avec la disparition de sa fille qu’il était prêt à lui faire porter le chapeau pour tout et n’importe quoi. Elle s’était même demandé s’il n’était pas l’auteur du cambriolage, mais elle s’était rappelé qu’il avait un double de clé de tous les appartements.

— Je me demandais...

Zora ne savait pas comment tourner sa question pour que

le propriétaire ne se sente pas mis en cause. Il lui fit signe de continuer.

— À quoi ressemblait le dossier d'Alexa Matthews, pour sa demande de location ?

Elle commençait à se dire que sa voisine n'était pas qui elle prétendait être et il semblait étrange qu'elle soit passée entre les mailles du filet de Maillard, lui qui mettait un point d'honneur à vérifier toutes les références de ses futurs locataires.

— Un dossier typique, répondit-il hâtivement.

Son interlocutrice soupira bruyamment.

— Si vous voulez que je vous aide, il va falloir me dire la vérité !

Le vieil homme regarda Zora avec surprise, il n'avait sans doute pas l'habitude qu'on s'adresse à lui de la sorte. Il semblait méfiant, mais il savait que la jeune femme avait raison. Après une hésitation, il finit par avouer :

— C'était une faveur pour ma fille.

La jeune femme le regarda avec surprise, il fallait qu'il en dise plus. Elle sentit son téléphone vibrer dans son sac et jeta un coup d'œil rapide, il s'agissait d'Aymeric. Il avait certainement su qu'elle avait abandonné son poste.

— J'ai l'impression que vous ne me dites pas tout sur Julia.

— Que voulez-vous dire ?

— À vous entendre, c'est une fille sans histoire...

Le propriétaire croisa les bras et détourna le regard. Ses lèvres étaient pincées. Après quelques secondes, il prit une longue inspiration et releva les yeux vers Zora.

— C'est ma fille unique.

Sa locataire lui fit un sourire encourageant.

— À la mort de sa mère, je n'ai pas su faire face.

Le sourire de Zora s'effaça lentement de son visage. Elle ignorait qu'il avait perdu sa femme. En fait, elle savait très peu

de choses concernant la vie de cet homme, elle s'était contentée de faire des suppositions.

— Julia était adolescente, j'avais surtout laissé ma femme gérer son éducation. J'ai réalisé que je ne connaissais pas vraiment ma fille, j'étais désespéré.

Zora ne put s'empêcher d'imaginer son père dans la même situation. Il aurait sûrement trouvé un moyen pour qu'une autre femme s'occupe d'elle ou pour l'envoyer en pension à l'étranger.

— J'avais le sentiment que si je la laissais tout faire, elle serait heureuse et qu'elle me considérerait comme un bon père.

Il fit une pause pour boire une gorgée du café qu'il avait devant lui.

— Alors, j'ai dit oui à tout, je lui payais tout ce qu'elle voulait. Elle avait beaucoup de liberté. Je me disais qu'elle le méritait, après le drame qu'elle venait de vivre.

Il s'arrêta un instant.

— Et pour être honnête, c'était plus facile de ne pas avoir à poser de limites.

— Vous aviez vécu un drame aussi, le rassura Zora.

— Moi, j'étais l'adulte.

— Je suis sûre qu'elle ne vous en a pas voulu.

— Elle me traitait comme un étranger, elle était très dure avec moi.

Zora se souvenait très bien de ses sentiments d'adolescente, elle avait l'impression d'être incomprise et que la Terre entière lui voulait du mal.

— Elle avait de grosses difficultés sur le plan scolaire. Mais elle a quand même fini par obtenir son bac et entamer des études.

Le portable de Zora vibra à nouveau, mais elle l'ignora. Maillard continua :

— Je lui fournissais un appartement et je lui donnais de l'argent de poche.

Il baissa à nouveau la tête.

— J'ai très vite réalisé qu'elle l'utilisait pour faire la fête. Elle n'allait plus en cours.

Zora écoutait le propriétaire avec attention, elle n'avait pas l'habitude d'entendre le point de vue d'un père.

— Quand elle a été arrêtée pour conduite en état d'ivresse, j'ai réalisé qu'il fallait que je fasse quelque chose de radical pour qu'elle se reprenne en main, alors, je lui ai coupé les vivres.

Il fit une nouvelle pause.

— C'est à ce moment-là qu'elle a cessé tout contact. Comme si le ciment de notre relation était l'argent que je lui donnais.

Zora ne disait rien, elle écoutait attentivement en essayant avec difficulté de ne pas juger les choix de Maillard.

— Avec du recul, j'ai compris que je m'étais moi aussi reposé sur ça.

— Donc vous n'étiez plus en contact, quand elle a disparu ?

— Il y a quelques mois, elle s'est présentée chez moi. Je ne l'avais pas vue depuis cinq ans, j'étais si heureux ! Elle était radieuse, elle s'était reprise en main, elle avait trouvé un travail et ça marchait bien pour elle.

Zora se demanda si Jean-Charles était au courant de l'activité de sa fille, elle préféra ne pas en parler.

— Alors, quand elle m'a demandé d'héberger son amie sans poser de questions, j'ai tout de suite accepté.

— Alexa ?

Le propriétaire acquiesça.

— Elle m'a assuré que c'était une femme bien, qui ne me poserait pas de problème. Et c'était le cas, je ne me suis douté de rien. Elle était discrète, elle payait son loyer dans les temps...

Le propriétaire s'interrompt et regarda Zora avec gêne.

— Je vais régulariser, je vous promets, dit la jeune femme.

— Julia me donnait souvent des nouvelles et nous nous retrouvions régulièrement pour déjeuner ou prendre un café. Nous réapprenions à nous découvrir. J'étais fier de la jeune femme qu'elle était devenue, elle semblait joyeuse et épanouie, je sentais qu'elle était bien entourée.

Il termina sa tasse de café.

— Mais du jour au lendemain, elle a cessé de répondre à mes messages et je me suis inquiété. Je ne savais pas où elle travaillait et je ne connaissais pas ses amis. Alexa était mon seul lien avec elle.

— Comment avez-vous fait le rapprochement avec l'hôtel ? tenta Zora en marchant sur des œufs.

— Vous parlez de l'agence ? lança le propriétaire avec un brin de gêne dans la voix.

Zora hocha la tête.

— C'est Belinda qui me l'a dit.

— Quand elle est entrée en contact avec vous ?

— Oui. Il y a deux semaines, environ. Elle semblait déterminée à retrouver ma fille.

La jeune femme avait du mal à comprendre la relation qui liait Belinda à Julia. Surtout dans la mesure où cette dernière ne semblait pas particulièrement ravie de la présence d'*escorts* à l'hôtel.

— Elle m'a tout de suite parlé de ses suspicions sur la patronne.

— La patronne ?

— La gérante de l'agence. Votre voisine.

Les mots résonnèrent dans le cerveau de Zora. La jeune femme avec qui elle avait bu de la tequila jusqu'au petit matin était à la tête du réseau d'*escorts* de luxe à Belmont.

— Quel nom a-t-elle donné ?

— Pardon ?

— Quel nom Belinda a-t-elle donné pour vous parler de la patronne ?

— Celui que je connaissais : Alexa Matthews.

Zora repensa à son premier échange avec la réceptionniste. Pourquoi cette dernière avait feint de ne pas reconnaître le nom de sa voisine ? Toutes ces informations s’emmêlaient dans son esprit. Tout le monde jouait un double jeu et elle ne savait plus en qui elle pouvait avoir confiance. Sa tête se mit à tourner et une bouffée de chaleur l’envahit. Maillard la regarda avec inquiétude, il semblait désemparé. Elle se leva sans un mot et se précipita hors du café.

Zora sentait une pression sur sa poitrine, elle avait du mal à respirer. Elle se mit à marcher au hasard des rues de manière à s'éloigner du café et de l'hôtel qui lui faisait face. Comment s'était-elle retrouvée dans cette situation ? Pourquoi s'était-elle jetée à corps perdu dans cette mission ? Quelques jours plus tôt, elle pensait que son propriétaire était un horrible bourreau et qu'Alexa en était la victime. Elle ne savait plus quoi croire, à présent.

L'air frais du soir l'aida à se calmer, elle se décida à écouter le message laissé par Aymeric, elle préférait en finir au lieu de faire durer le *suspense*.

« *Hola*³ Zora ! commençait la voix enjouée du manager. J'ai eu une montagne de réclamations clients et j'ai appris que vous aviez quitté votre poste, donc je vais mettre un terme à notre collaboration. Ce n'est pas la peine de revenir à l'hôtel, vous pouvez garder l'uniforme. Voilà. *Bye bye*. »

En se dirigeant vers sa voiture, elle jeta un coup d'œil à l'intérieur du café, pour voir si son propriétaire était encore sur les lieux, mais il était parti. Elle passa devant l'hôtel avec un léger sentiment de honte en regardant la réception vide. Elle eut un mouvement de recul. Le comptoir n'était pas vide, elle distinguait la silhouette de Belinda.

Sa collègue semblait en forme, elle bougeait les bras comme si elle était en conversation animée avec quelqu'un,

3. Salut en espagnol.

mais Zora ne voyait aucun client de l'autre côté du comptoir. La réceptionniste se mit soudain à rire et Zora se demanda si la pauvre femme n'était pas en plein délire.

Elle se rappela qu'elle avait laissé sa mère à l'hôtel, elle sortit son téléphone pour l'informer qu'elle allait rentrer. Elle enragea en voyant qu'Anita avait pris les devants en envoyant un SMS :

« Ma chérie, j'ai besoin que tu viennes. Ça ne va pas. »

Zora frappa doucement à la porte de la chambre 172. Après être restée dans sa voiture une bonne demi-heure, elle s'était décidée à aller retrouver sa mère dans sa chambre avec la ferme intention de lui faire comprendre qu'elle ne passerait pas la nuit avec elle. Elle avait attendu que Belinda disparaisse dans les bureaux et elle s'était faufilée vers les ascenseurs.

— Tu es enfin là ! s'écria sa mère en ouvrant la porte. Je me suis fait un sang d'encre.

Zora entra dans la chambre.

— J'avais quelque chose à régler.

— Tu as laissé ta mère seule, encore traumatisée, dans un endroit inconnu. Je ne pensais pas que tu prendrais autant ton temps.

Anita portait le peignoir de l'hôtel, l'odeur exotique qui émanait de la salle de bain laissait penser qu'elle avait pris un bain moussant. Zora n'avait pas l'impression qu'elle était en état de choc.

— Je ne vais pas rester ici ce soir, annonça-t-elle.

Sa mère la regarda avec de grands yeux accusateurs.

— Tu ne peux pas me faire ça.

Zora serra les mâchoires. Elle avait l'impression d'avoir

vécu cette situation des centaines de fois, quand elle était ado et qu'elle voulait partir retrouver des amis alors que sa mère était en pleine crise.

— Je...

Elle ne savait pas comment répondre. Elle était épuisée et n'était plus capable de réfléchir. Elle devait admettre que la chambre avait l'air confortable.

Sa mère perçut son hésitation et lui attrapa la main.

— Reste tenir compagnie à ta maman. On passe tellement peu de temps ensemble !

Zora était tentée de céder, ce n'était peut-être pas le bon moment pour tenir tête à sa génitrice. Elle réalisa que tous ses muscles étaient en tension. Son corps la suppliait de rentrer chez elle, de passer du temps seule, pour digérer les événements de ces derniers jours.

— Non, dit-elle au prix d'un gros effort, je vais rentrer.

Elle savait que sa mère ne se contenterait pas d'en rester là. Anita finissait toujours par obtenir ce qu'elle voulait.

— Tu n'as pas de cœur.

Zora ne disait rien, elle essayait de se forcer à ne pas réagir, à laisser les reproches lui glisser dessus.

— Après tous les sacrifices que j'ai faits pour toi.

Les mâchoires de la jeune femme étaient crispées. Il ne fallait pas qu'elle démarre au quart de tour, elle refusait de se laisser atteindre.

— Tout ce que j'ai subi pour te protéger, continua sa mère.

Zora avait les larmes aux yeux, elle devait fuir, elle ne se contenait plus.

— Ces années à rester avec ton père. Pour toi.

— Ça suffit !

Anita fut choquée par cet éclat de voix. Sa fille était elle-même surprise par la puissance de son cri.

— Comment tu peux dire que tu m’as protégée ?

— Je suis restée pour toi, se contenta de répondre sa mère, qui ne semblait pas comprendre d’où venait le problème.

— Tu es restée parce que tu aimais te conforter dans ton malheur. Tu te fichais bien de ce dont j’avais besoin.

Zora n’avait plus aucune envie de se retenir, elle ne voyait plus l’intérêt de garder ça pour elle.

— J’ai rêvé que tu quittes papa. Je t’ai suppliée de le faire, de nous offrir un avenir meilleur. Pour ne plus vivre dans la peur de ses crises de colère, que je ne sois plus à l’affût de la prochaine fois où j’allais devoir te consoler.

Anita était muette, elle semblait terrifiée.

— Si tu avais réellement voulu me protéger, tu aurais eu le courage de partir.

Sa mère prit un temps pour reprendre ses esprits, son visage était devenu sévère.

— Et quelle vie on aurait eue, Zora ? On n’aurait jamais pu avoir ce confort, si je n’étais pas restée avec ton père ?

— J’aurais préféré vivre dans la rue avec toi plutôt que de devoir rester une minute de plus dans cette maison.

La jeune femme était en larmes, c’est la première fois qu’elle exprimait son désir d’adolescente à haute voix. Anita resta silencieuse, pétrifiée devant l’état de sa fille. Après un temps, elle posa la main sur son bras, timidement.

— Je l’ai quitté.

Zora releva les yeux avec surprise.

— C’est pour ça que je suis à Belmont. Je suis partie. Je n’ai plus rien.

La quadragénaire s’assit sur le lit, c’était l’une des premières fois que sa fille la voyait faire preuve d’une telle vulnérabilité. Comme si, enfin, le masque était tombé. Zora avait devant elle une enfant apeurée. Elle avait l’impression de rencontrer la

jeune fille qu'elle avait été, avant qu'elle n'épouse son père.

Elle se sentait vide, elle n'avait plus de force. Elle aimait sa mère de tout son cœur, mais elle avait besoin de penser à elle avant tout.

— Je rentre chez moi, maman. Je suis désolée de te laisser seule, mais j'ai besoin de temps.

Anita leva les yeux et hocha la tête. Sa fille avait été entendue.

Celle-ci se dirigea vers la porte de la chambre et se retourna une dernière fois pour regarder le visage de sa mère.

— On va s'en sortir, dit Anita doucement.

Lorsqu'elle arriva dans le hall, Zora jeta un coup d'œil vers la réception. Le bureau d'accueil n'était plus comme elle l'avait laissé lorsqu'elle était partie en hâte. Tout avait été rangé et les prospectus étaient bien alignés, du plus petit au plus grand, à la façon de Belinda. Elle se figea en repensant à la manière dont les magazines étaient arrangés chez Alexa. Elle n'avait pas remarqué cette tendance chez sa voisine lorsqu'elle avait passé la soirée là-bas. Était-il possible que la réceptionniste du Belmont soit responsable du cambriolage ?

Elle aperçut une silhouette qui passait dans le couloir près du vestiaire. Elle s'approcha de la réception discrètement et se glissa derrière le comptoir pour y voir de plus près. Elle entendait Belinda parler depuis les bureaux. Zora s'assura que la voie était libre et elle se faufila jusqu'au vestiaire. Depuis là, elle aurait une vue dégagée sur le couloir.

La salle était encore encombrée des valises du groupe des clients du matin. Ils n'avaient toujours pas récupéré leurs bagages. Zora les poussa doucement pour se frayer un chemin, mais l'un d'entre eux semblait bloquer. Elle poussa un peu plus fort, mais elle comprit instantanément que c'était une erreur, car ce dernier se mit à vaciller avant de s'écraser sur le sol dans un énorme fracas. Zora était pétrifiée.

— Qui est là ?

Elle reconnut tout de suite la voix maniérée d'Aymeric. Comment se faisait-il qu'il soit déjà rentré d'Espagne ?

— Va voir !

Le manager n'avait pas son ton guilleret habituel. Zora était coincée, le tas de valises lui bloquait le passage. Lorsqu'elle vit la réceptionniste s'approcher, elle s'apprêta à enjamber l'obstacle pour se montrer. C'est à ce moment qu'elle aperçut un pistolet dans les mains de son ancienne collègue.

D'un souffle, la jeune femme se plaqua au sol pour se cacher derrière un bagage. Belinda passa la tête dans le vestiaire et en observa les recoins, puis elle continua son chemin dans le couloir.

Zora poussa un soupir de soulagement, elle n'en revenait pas d'être passée entre les mailles du filet. Elle se releva en essayant de faire le moins de bruit possible et se dirigea vers la sortie sur la pointe des pieds.

Lorsqu'elle passa une tête à l'extérieur de la pièce pour vérifier que la voie était libre, elle se retrouva nez à nez avec sa collègue. Cette dernière était allée chercher le manager et tous deux attendaient de la cueillir à la sortie.

— Je t'avais dit qu'elle ne nous foutrait pas la paix.

Les mots d'Aymeric furent accompagnés d'un coup violent à la tête.

Zora fut réveillée par la douleur. Des acouphènes assourdissants résonnaient dans sa tête et elle avait très chaud. Elle voulut lever la main pour toucher l'arrière de son crâne, qui semblait saigner, mais elle réalisa qu'elle ne pouvait pas bouger. Lorsqu'elle réussit à prendre conscience de son environnement, elle comprit qu'elle avait été ligotée à une chaise dans la chaufferie de l'hôtel. La pièce était humide et sombre, de grands réservoirs étaient alignés contre le mur, d'où sortaient

de nombreux tuyaux. Les acouphènes avaient à présent laissé place au vrombissement ambiant.

Elle tourna rapidement la tête pour regarder de part et d'autre de la pièce, dans le but de repérer l'emplacement de la porte, mais elle ne put s'empêcher de lâcher un râle de douleur. Sa capacité de mouvements était encore plus limitée qu'elle ne l'imaginait.

— Zora ?

Elle fut soulagée d'entendre la voix de sa voisine.

— Alexa ! Que se passe-t-il ?

Elle essaya de tourner la tête à nouveau, cette fois en prenant soin de ne pas faire de mouvements trop brusques. Dès qu'elle aperçut le visage de la patronne de l'agence, son souffle se coupa. Elle était méconnaissable. Son visage était ensanglanté et tuméfié. On pouvait à peine distinguer ses yeux sous ses paupières enflées. Elle ne voulait pas imaginer ce qu'on lui avait fait subir.

— Pourquoi ils t'ont fait ça ?

Elle avait du mal à rassembler tous les éléments. Elle ne comprenait pas ce qui justifiait une telle violence.

Un bruit se fit entendre à l'extérieur de la salle et Alexa se figea immédiatement pour écouter. C'était sans doute un employé de l'hôtel qui passait dans le couloir.

— Au secours !! cria Zora. Aidez-nous !

— Tais-toi, il va nous entendre. Pourquoi tu penses que je suis dans cet état ?

Sa codétenue baissa les yeux, il lui était difficile de regarder le visage abîmé de la captive.

— Ils veulent quoi ?

Alexa prit une profonde inspiration.

— Julia.

— Mais pourquoi ?

Zora rassembla tout ce qu'elle savait sur la fille de Maillard, elle ne comprenait pas en quoi elle était devenue l'ennemie publique numéro un.

— Aymeric cherche à prendre le contrôle de mon agence depuis des années et avec Julia, il a presque réussi.

C'était donc lui qui poussait la jeune femme à recruter ses anciennes camarades.

— Je ne pouvais pas le laisser faire. Je sais de quelle façon il traite les filles.

— Pourquoi Julia est partie avec lui ?

Alexa baissa les yeux, elle semblait peinée par la situation.

— Elle était encore fragile et Aymeric en a profité. Il l'a séduite, lui a promis monts et merveilles...

— Il a aussi recruté Belinda ?

L'idée que la réceptionniste coincée travaillait comme *escort* paraissait des plus improbable. L'image sembla amuser sa voisine également.

— Pour elle, il a juste fait appel à son côté « police des mœurs ».

Zora regarda Alexa avec surprise, elle n'était pas sûre de comprendre.

— Elle a toujours méprisé ce que nous faisons. Aymeric lui a montré de l'intérêt, il lui a fait croire qu'il essayait de « donner un coup de propre à l'hôtel » et qu'il ne pouvait pas le faire sans elle. Elle est folle amoureuse et se sent investie d'une mission.

Zora se demanda comment Belinda pouvait être aussi naïve, mais elle réalisa qu'elle-même n'aurait jamais soupçonné le manager d'être mal intentionné.

— Où est Julia ?

— Ce serait trop dangereux de te le dire.

— Je ne comprends pas, que s'est-il passé ?

— Disons qu'elle a enfin ouvert les yeux... Et qu'elle est plutôt rancunière.

Zora imagine la tête du manager en voyant sa marionnette reprendre ses esprits. Alexa continua :

— Elle a fait une razzia dans le coffre d'Aymeric, elle a pris toutes ses possessions et des documents compromettants. Elle y a même trouvé des diamants. Ensuite elle est venue me trouver pour que je l'aide à s'enfuir.

— Tu ne lui en voulais pas ?

— Julia est mon amie. Je l'ai prise sous mon aile dès le début, c'est moi qui l'ai aidée à sortir de l'addiction. Ça m'a fendu le cœur de la voir tomber dans les griffes d'Aymeric.

Zora repensa à ce que le propriétaire lui avait raconté. La transformation de sa fille entre son arrestation et le moment où elle était réapparue dans sa vie.

— Comment a-t-il...

Zora n'eut pas le temps de terminer sa phrase. Un bruit de serrure s'était fait entendre et Alexa lui avait fait signe de se taire.

Le manager fit son entrée, il avait un sourire satisfait sur le visage.

— *Hello*, les filles ! Les retrouvailles ont été chaleureuses ?

— Il ne fallait pas écourter vos vacances pour ça, j'aurais pu attendre.

L'homme s'approcha et gifla la jeune femme avec force.

— L'insolence n'est pas nécessaire, se contenta-t-il de dire, demande à ta chère amie.

Zora serra les dents. Rien ne la mettait plus en colère qu'un homme qui essayait de la contrôler.

— Une belle erreur de casting, celle-là !

— Pourquoi m'avoir embauchée ?

— C'était la grande idée de Belinda, elle pensait que tu

pourrais nous apprendre des choses... On n'avait pas anticipé que tu serais un boulet pareil.

Zora lui cracha au visage. Un second coup partit, cette fois, c'était le poing.

— On a dit quoi sur l'insolence ?

— Laisse-là ! ordonna Alexa.

— Tu veux quoi ? continua Zora, déterminée à ne pas se laisser intimider.

Un autre coup violent la prit par surprise. Tous les recoins de son visage semblaient en feu.

— Où est Julia ?

— Je ne sais pas de qui tu parles.

Aymeric attrapa Zora par les cheveux et tira de toutes ses forces.

— Ne joue pas la bécasse avec moi. Où est-elle ?

Sans prévenir, le manager mit un coup de genou dans les côtes d'Alexa. Celle-ci grimaça de douleur.

— Arrête ! cria Zora.

Aymeric releva la tête avec un air surpris. Il s'accroupit lentement pour lui faire face.

— On dirait que j'ai trouvé comment te faire parler !

Il gifla à nouveau Alexa.

— Ne dis rien, marmonna cette dernière en serrant les dents.

— Ta gueule ! lui balança leur tortionnaire en levant la main.

Cette fois, c'est Zora qu'il alla frapper. Le comportement de l'une avait des conséquences sur l'autre. C'était sa méthode tordue pour les faire coopérer.

— Attends !

Aymeric stoppa son geste et se tourna vers la patronne de l'agence avec un sourire pour écouter ce qu'elle avait à dire.

— Je lui ai réservé un billet d’avion pour Amsterdam.

— Le problème, Alexa, c’est que je ne crois plus à tes bobards après que tu m’as fait perdre mon temps en Espagne !

La jeune femme ne répondit rien, mais Zora pouvait imaginer son visage amusé. Le manager leva à nouveau la main.

— Elle dit la vérité, lâcha-t-elle, elle a reçu une confirmation.

Elle venait de comprendre la signification du jouet en plastique, il s’agissait d’une façon pour Julia de signaler à son amie qu’elle était arrivée à bon port.

— Elle a retrouvé des amis, ajouta Alexa.

— Tu as des noms ?

La patronne de l’agence secoua la tête. Aymeric baissa la main et soupira bruyamment.

— On dirait que je vais devoir passer à la vitesse supérieure.

Il dirigea son attention vers la porte et cria :

— Belinda !

Ils attendirent un temps.

— *Cariña*⁴, apporte-moi le pied-de-biche.

Alexa et Zora se regardèrent avec inquiétude. La réceptionniste ne se montra pas et le manager leva les yeux au ciel. Il se dirigea hors de la pièce pour voir ce qui se passait.

Zora était affamée, elle n’avait rien avalé depuis des heures. Elle essaya de se repositionner. En plus de ses douleurs à la tête, ses membres commençaient à s’endormir sur ce siège inconfortable. Soudain, elle réalisa qu’elle était assise sur une chaise similaire à celle de la réception. Celle qui avait cassé. Elle se mit à tenter de créer un mouvement de balancier, mais il fallait qu’elle soit prudente, car ses pieds étaient également attachés. Un mouvement trop brusque et elle basculerait complètement en arrière. Elle se lança une première fois et la chaise bougea à peine. Elle tenta à nouveau avec un peu plus de force. Elle recommença à plusieurs reprises.

4. Ma chérie.

— Qu'est-ce que tu fais ? demanda Alexa.

— Fais comme moi.

La patronne essaya de suivre le mouvement de sa voisine, mais elle laissa échapper un gémissement de douleur.

— Je ne peux pas, je pense que j'ai une côte cassée.

Zora se balançait une nouvelle fois. « Crac ! » Le dossier venait de se casser en deux, ce qui créa du mou qui lui permit de dégager le haut de son corps. Une fois ses mains libres, elle détacha ses pieds en vitesse et se précipita vers Alexa. On entendit les pas d'Aymeric se rapprocher. Zora se cacha derrière le réservoir le plus proche sans avoir eu le temps de libérer son amie. Elle était à peine positionnée quand le manager entra dans la pièce.

— Regardez qui j'ai là !

Le ventre de Zora se tordit quand elle aperçut la silhouette de sa mère. Elle avait les mains et les pieds attachés, ce qui la forçait à faire des petits bonds pour se déplacer quand son ravisseur la tirait par le bras. Le sourire triomphant d'Aymeric s'effaça de son visage lorsqu'il aperçut les débris de chaise.

— Où est-elle ?

— Elle est partie, lâcha Alexa froidement.

— En te laissant toute seule ? Ce ne sont pas des manières ! Il balançait Anita au sol avec violence.

— Moi, j'ai plutôt l'impression qu'elle est encore dans le coin, continua l'homme, qui se dirigea vers l'un des réservoirs.

Zora devait agir vite, ce n'était qu'une question de secondes avant qu'il la voie.

Sa mère releva la tête et ouvrit grand les yeux lorsqu'elle reconnut sa fille. Mais elle ne dit pas un mot, elle se contenta d'observer les mouvements d'Aymeric avec attention. Ce dernier regardait derrière les réservoirs un par un et il s'approchait dangereusement de celui qui cachait sa proie.

Il s'arrêta un instant pour aller verrouiller la porte, il était seulement à quelques mètres de la jeune femme, il allait la voir si elle n'agissait pas tout de suite. Avant qu'elle n'ait pu faire quoi que ce soit, Anita projeta son corps sur lui avec puissance, ce qui l'écrasa contre la porte. Un craquement violent se fit entendre, elle lui avait sûrement brisé le nez. Il lâcha la clé et recula, la tête dans les mains, étourdi par le choc.

— Connasse ! lâcha-t-il en frappant Anita violemment du pied.

Cette dernière hurla de douleur, Zora était pétrifiée, elle voulait voler au secours de sa mère. Le hurlement d'Anita se transforma en sanglots bruyants.

— Ferme-la ! cria Aymeric, qui tenait toujours son visage dans ses mains.

La mère de Zora hurla de plus belle. La jeune femme commençait à reconnaître le cinéma de sa mère. Elle essayait de semer le chaos pour lui faire gagner du temps.

— J'ai maaaaaaal ! continuait-elle en pleurant. Comment pouvez-vous faire ça à une femme de mon âge ?

Plus la rage montait chez le manager, plus Anita augmentait le volume sonore.

Dans le brouhaha ambiant, Zora sortit de sa cachette et poussa son ex-employeur de toutes ses forces. Ce dernier trébucha sur la quadragénaire et tomba la tête la première.

La jeune femme attrapa la clé et se précipita vers Alexa pour la libérer, elle se tourna ensuite vers sa mère alors que leur bourreau semblait reprendre ses esprits. Anita secoua la tête, les deux femmes savaient que c'était trop risqué. Zora la regarda avec détresse, mais celle-ci se contenta de sourire.

— Il faut partir, lança la patronne de l'agence en attrapant sa voisine par le bras.

Celle-ci échangea un dernier regard avec Anita, puis sortit

en verrouillant la pièce de l'extérieur. Les deux fugitives se mirent à courir à toutes jambes dans l'hôtel.

Zora ne reconnaissait pas cet étage de l'hôtel, elles étaient sans doute dans le sous-sol du bâtiment. Elle cherchait désespérément une porte menant vers un escalier, mais aucune signalétique claire n'était installée dans cette partie de l'immeuble. Elle essaya d'ouvrir une porte, mais il s'agissait d'un placard, rempli de nécessaire d'entretien et de serviettes en papier.

— Par ici !

Alexa avait trouvé un ascenseur et elle tenait la porte ouverte. Zora courut pour la rejoindre, puis la patronne de l'agence s'apprêta à appuyer sur le bouton « RDC ».

— Non !

Elles ne pouvaient pas prendre le risque de sortir au rez-de-chaussée de peur d'être vues de Belinda. Alexa ne posa pas de questions et appuya sur le premier.

Les portes se fermèrent et Zora s'adossa au miroir pour se laisser glisser jusqu'au sol. Au moment où elle s'assit à terre, un rebond étrange la prit par surprise. L'ascenseur s'était bloqué. Sa voisine appuya frénétiquement sur le bouton d'ouverture de porte, mais rien ne bougea. Elle tenta d'appuyer sur tous les étages, mais cela ne fit aucune différence.

— Le signal d'alarme, lança Zora.

Sa complice enfonça son doigt sur le bouton rouge, mais rien ne sembla se passer. Elle essaya une nouvelle fois.

— Ne t'embête pas, je l'ai déconnecté.

La voix venait des haut-parleurs, desquels on entendait d'habitude une sélection de morceaux classiques. Comment Belinda avait-elle pris le contrôle du système ?

— Dites bonjour à la caméra !

Zora se releva avec difficulté et aperçut l'objectif dans le coin du plafond.

— Ma mère n'a rien fait de mal.

— Elle est venue mettre son nez dans ce qui ne la regardait pas ! lâcha Belinda avec dédain. Et elle n'a pas payé sa chambre.

— Tu as vu ce que ton cher amoureux nous a infligé ?

— Vous ne méritez pas mieux, vous n'êtes que de la vermine.

Zora serra les poings.

— Écoute, Belinda, s'aventura Alexa, tu te trompes au sujet d'Aymeric. Il a manipulé Julia.

— Ne me parle pas de cette garce ! Sa place est en prison.

— Belinda, dit la patronne de l'agence calmement, tu es complice de séquestration et de violences volontaires.

Un silence envahit l'ascenseur.

— Il n'est pas trop tard pour changer de camp. Je connais de très bons avocats.

— Ne va pas me faire croire que vous êtes de pauvres victimes.

Alexa regarda Zora avec désespoir. Les deux femmes étaient à court d'arguments. Il était plus facile pour la réceptionniste de se convaincre qu'elle était du bon côté que de regarder la réalité en face.

— Il t'a dit qu'il n'avait jamais été aussi amoureux ?

Zora avait dit cela d'une voix douce, presque rassurante. Belinda ne répondit pas.

— Aucun homme ne t'avait jamais fait te sentir aussi belle ? Aussi drôle et intelligente ?

Elle connaissait le schéma par cœur. Elle avait vu sa mère enfermée dans la même prison depuis toutes ces années.

— Je sais ce que tu essayes de faire, mais ça ne fonctionne pas, dit la réceptionniste d'une voix fébrile.

— Parfois, il perd son sang-froid, mais c'est parce qu'il est stressé.

Sa gorge se nouait peu à peu.

— Tu te demandes s'il te dit toujours la vérité, mais tu te reprends en te disant que c'est un problème de confiance.

— Tais-toi !

— Parfois, il est dégradant envers les autres femmes, mais tu penses qu'avec toi, c'est différent...

Les larmes coulaient à présent sur les joues de Zora, mais elle restait calme et posée.

— Tu sais qu'il exploitait Julia ?

— Il va purifier l'hôtel.

Zora se tut, le silence régnait dans l'ascenseur, Alexa était pendue à ses lèvres et la regardait avec compassion.

— Au fond de toi, tu connais la vérité.

Belinda ne dit plus rien. Les deux prisonnières se regardèrent avec inquiétude. Soudain, l'ascenseur fit un nouveau rebond et se remit en marche.

Les secours étaient arrivés rapidement. Belinda avait appelé les pompiers avant de se rendre à la police. Lorsqu'ils avaient débarqué dans la chaufferie, ils avaient trouvé Aymeric allongé par terre en position fœtale, Anita, quant à elle, attendait leur arrivée en chantonnant.

Quand Zora l'avait interrogée sur les raisons de sa capture, elle avait expliqué qu'elle avait vu depuis sa fenêtre que la voiture de sa fille était toujours garée devant l'hôtel et qu'elle était descendue pour questionner la réceptionniste. Belinda avait d'abord essayé de la faire partir en lui disant qu'elle n'avait rien vu, mais Anita ne l'avait pas entendu de cette oreille et avait réclamé de voir la vidéosurveillance de l'hôtel. Elle avait été tellement insistante que l'employée de l'établissement avait fini par la faire passer derrière la réception pour la mener vers les bureaux dans le simple but de la ligoter et de la livrer à Aymeric, pour se débarrasser d'elle.

Après l'arrivée des pompiers, la police était venue prendre les dépositions. C'est à ce moment précis qu'Alexa s'était levée de son brancard et s'était éloignée tranquillement, jusqu'à disparaître dans la nuit. Zora ne l'avait pas revue depuis. Son appartement avait été vidé et un autre locataire avait pris sa place.

Julia avait envoyé une lettre à son père pour le rassurer. Elle lui expliquait qu'après un périple savamment orchestré par Alexa pour brouiller les pistes, elle avait atterri en Norvège, où

elle était hébergée par des amis. Elle avait l'intention de rester là-bas pendant un temps, pour se ressourcer et se reconstruire.

Maillard avait décidé de confier la gestion de son immeuble à une agence immobilière, pour ne plus avoir à venir toutes les semaines faire la police auprès de ses locataires. Il s'était lancé dans une nouvelle aventure professionnelle en reprenant les rênes de l'hôtel Belmont et avait embauché Anita comme réceptionniste. La mère de Zora avait loué un petit appartement en ville et les deux femmes travaillaient à réparer leur relation petit pas par petit pas.

Le bruit strident de la sonnette retentit. Zora posa son pinceau et retira ses écouteurs en veillant à ne pas les tacher.

— J'arrive ! cria-t-elle.

Elle n'attendait pas de compagnie et elle avait bien établi avec sa mère que cette dernière n'avait plus le droit de débarquer à l'improviste.

Son salon ressemblait à un chantier, elle avait déplacé la plupart de ses meubles et avait recouvert le sol de grandes bâches en plastique. Elle prit une grande inspiration pour sentir l'odeur de la peinture. Cela lui avait tellement manqué ! Elle profita de cette pause pour prendre un peu de recul et observer l'état de son travail en cours. Avec la bénédiction de son propriétaire, elle s'était lancée dans l'élaboration d'une grande fresque qui recouvrait tout le mur du salon. L'œuvre représentait trois visages de femmes à l'allure guerrière. Toutes trois regardaient dans la même direction avec détermination, prêtes à relever tous les défis.

Elle ouvrit et tomba nez à nez avec un livreur de pizzas. Elle tourna la tête vers l'ancien appartement d'Alexa, le nouveau

locataire était à la porte.

— C'est pour moi !

Le livreur, confus, regarda tour à tour la jeune femme et son voisin. Ses yeux s'arrêtèrent soudain sur le petit marteau en plastique qui était resté chez Zora. Elle n'avait jamais eu l'occasion de le rendre à Alexa.

— Amsterdam ? demanda-t-il avec un léger sourire complice.

Zora hocha la tête sans trop comprendre.

— Autofloraison ?

— Pardon ?

— Ne vous inquiétez pas, je suis une tombe.

Il fit le geste de sceller sa bouche avec ses doigts et se dirigea vers l'appartement voisin dans une démarche nonchalante. Zora le regarda partir, confuse. Elle observa le petit marteau en plastique et se rappela une histoire entendue au lycée. L'un de ses amis avait commandé de quoi cultiver du cannabis depuis un site hollandais et il avait reçu un jouet en plastique à la place. Il avait d'abord cru s'être fait arnaquer, jusqu'à ce qu'il réalise qu'un petit sachet de graines était caché à l'intérieur.

Zora attrapa le marteau pour l'examiner. Il était formé de deux morceaux distincts : la tête et le manche, qui étaient emboîtés sans être collés. Elle tira sur les deux bouts avec force jusqu'à ce qu'elle se retrouve avec une partie dans chaque main. Un sachet était tombé du marteau et s'était glissé sous le meuble. Zora se mit à quatre pattes et parvint à récupérer le petit pochon pour observer son contenu. Il ne s'agissait pas de graines. Elle approcha le sachet pour mieux voir, elle tenait dans la main une centaine de minuscules diamants.

DÉCOUVREZ

UNE DISPARITION ORDINAIRE

Une femme évaporée. Un tueur dans la nature. Difficile de savoir à qui accorder sa confiance dans cette petite ville de banlieue parisienne.

La vie d'Aline Lacour était sur des rails : un mari aimant, une promotion à venir, un premier achat immobilier... Quand sa belle-mère disparaît subitement, en plein repas de famille, c'est tout son monde qui s'écroule.

Elle doit porter son mari et son beau-père à bout de bras et se voit confier une mission qui lui garantit de se mettre à dos la police locale.

Si elle veut retrouver la trace de la disparue, elle n'a pas d'autre choix que de mener l'enquête elle-même, avec l'aide d'une ancienne camarade de classe excentrique, dont elle a recroisé la route par hasard.

Aline pourra-t-elle sauver sa famille avant qu'il ne soit trop tard ?

Une Disparition Ordinaire est le premier livre de la série des *Enquêtes d'Aline & Zora*.

Si vous aimez les thrillers psychologiques au rythme effréné et aux rebondissements incessants, vous adorerez ce roman addictif.

Plongez-vous dans *Une Disparition Ordinaire* dès maintenant pour faire la connaissance du duo d'enquêtrices le plus improbable de Belmont !

À PROPOS DE L'AUTRICE

Après avoir travaillé dans le secteur de la publicité, Marie Quincey s'est tournée vers l'écriture. Son style à l'influence anglo-saxonne est le reflet des nombreuses années qu'elle a passées en Grande-Bretagne et en Amérique du Nord.

Elle écrit également pour le théâtre, tout en étant comédienne et metteuse en scène, à Nantes.

Retrouvez-la sur les réseaux pour suivre ses actualités !

Instagram : [@marie.quincey_autrice](https://www.instagram.com/marie.quincey_autrice)

Facebook : [Marie Quincey - Autrice](https://www.facebook.com/Marie-Quincey-Autrice)

Site internet : www.mariequincey.com